

L'auditoire

JOURNAL DES ÉTUDIANT-E-S DE LAUSANNE
Média de référence depuis 1982

Dossier

La bière romande se fait mousser

Entre mort de Cardinal et vague des bières artisanales, l'orge est plus que jamais sur la table
page 4

Ex Cathedra

Zelig will survive ?
Adresse mythique de Lausanne et du campus, l'espace de rencontre doit quitter ses pénates
page 3

Pol / Soc

HOOGAN
Le système de surveillance des hooligans divise
page 13

Campus

Or noir en bulles
Des affiches publicitaires Coca en plein campus. De quoi faire tache
page 17

Culture

Le cinéma sort de l'ombre
Pathé révèle les recettes de son succès dans les salles lausannoises
page 20

Anniversaire

Il y a 20 ans, le passage au tabloïd
Format classique trop sérieux, notre canard changeait de formule
page 22



Ismaël Tall



On célèbre bien les cent ans d'un naufrage

L'actualité du mois d'avril a failli être remplie par la météo ambiante. Les cultures ont soif, le sol est sec, finalement il pleut pendant une semaine, c'est le mois de printemps le plus humide depuis 1956. Au contraire, les 100 ans du naufrage du Titanic dans l'Atlantique Nord ont été rentabilisés. Aucun média n'est passé à côté du tristement célèbre paquebot dans ses éditions, offrant par-là même un excellent exercice de style pour la profession. Les lecteurs auront ainsi pu revivre la croisière commémorative, bien que les modèles actuels soient un tant soit peu plus enrobés que les ladies d'alors. Ou même découvrir les théories du complot, les différentes hypothèses pour expliquer le naufrage de 1912, l'état des corps après plusieurs jours dans l'eau glaciale, apprendre l'état dans lequel est encore l'épave, etc.

Il ressortira surtout de cette morbide revue de presse que la catastrophe était annoncée d'avance. Les quelque 1500 victimes du Titanic sont tout autant celles d'une nation sur le déclin, d'un empire trop confiant dans son industrie (les rivets étaient apparemment défectueux) et d'un capitaine filant les yeux grands ouverts sur un chapelet d'iceberg. La faute à l'impérialisme anglais sur sa fin peut-être, encore convaincue de pouvoir éternellement régater avec

l'adversaire dans une surenchère navale.

Et celles et ceux qui ont trinqué étaient pour la plupart titulaires de billets de 3e classe. Reste qu'avril 2012 demeure surtout dans les mémoires comme le mois de la présidentielle française: derniers sondages, dernières remarques assassines entre candidats, et série de tracts balancés à gauche ou à droite. Ils sont dix candidat-e-s, deux de moins qu'en 2012, à se lancer pour le fauteuil de ce qu'on se plaît à appeler «la cinquième puissance mondiale». A bien des égards, c'est encore un naufrage qui s'annonce. Mais pas à cause des icebergs ou du manque de canots de sauvetage.

Un capitaine filant les yeux grands ouverts sur un iceberg

La campagne qui s'achève au moment où nous mettons sous presse aura été celle des solutions simples et des grandes phrases. La France doit maintenant choisir la personnalité qui lui plaît le plus. Et surtout celle qui se rapproche le plus des modèles habituels. Personne n'a été élu sans se revendiquer de

Jeanne d'Arc, Mitterrand, Jaurès ou De Gaulle pour la plupart. Comme si le miracle dont a maintenant besoin le pays pouvait venir du siècle passé. C'est dire que la France n'a jamais réussi à tuer le père.

Alors que l'entretien le plus simple du système est laissé à l'abandon, sacrifié pour des institutions ou des symboles d'une époque depuis longtemps révolue, l'heure aurait été à l'analyse plutôt qu'aux promesses de campagne. Alors que l'appareil étatique désormais immense ne s'est laissé simplifier par aucune présidence et que la dette est incontrôlée depuis 2007, on se serait attendu à un peu plus de recul de la part de notre voisin. Des trop simples «La France forte» ou «Le changement c'est maintenant», on ne tirera aucune solution à une réalité bien trop complexe.

La France avait un paquebot éponyme. Il avait été lancé durant les trente glorieuses et avait fait plusieurs fois le tour du monde. Le France a été ferrailée il y a trois ans. Ce sont des ouvriers indiens qui l'ont désamianté. •

Erwan Le Bec

Sommaire

Ex Cathedra	page 03
Dossier	page 04
Politique / Société	page 10
FAE	page 14
Campus	page 17
Culture	page 19
Anniversaire	page 21
Chien méchant	page 24

REMERCIEMENTS
LE BERGER OUI NOUS A LAISSÉS
BAPTISER UNE BREBIS. LA BIÈRE QUI
NOUS A PERMIS D'ÉTENDRE LE COUP
LORS DES RESULTATS DES ELECTIONS
PRÉSIDENTIELLES FR. DR GAB'S, ZELIG,
DIANE QUI A CÉDÉ SON TITRE
D'ARTICLE POUR LE METTRE EN INTRO
DU DOSSIER., LES SEMINAIRES....

L'AUDITOIRE

N° 208
BUREAU 149, BÂTIMENT INTERNEF
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90 - F 021 692 25 92
ÉDITEUR FAE
E AUDITOIRE@UNIL.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
BRIAN FAVRE, SEVERINE CHAVE, DIANE ZINSEL, ISMAEL
TALL, ALICE CHALL, CELINE BRICHET, JULIEN BOCOQUET,
ERWAN LE BEC, EMILIE MARTINI, SARAH IMHANSID,
VALENTINE ZENKER, VALERIE VUILLE, STEPHANIE MONAY,
GREGOIRE VON BLON, QUENTIN TONNERRE, CAMILLE
GOY, MELANIE GLAYRE, STEFANO TORRES, SAMUEL
ESTIER, CHLOE BRECHBUHL

MACQUETTE
MARC AUGIEY

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIVE ET COMPTABLE
PIERRE-FALAIN BLANC

CORRECTION
AURELIE JAQUET

IMPRIMERIE
IMPRIMERIE SAINT PAUL

COMITÉ DE REDACTION
RÉDACTION EN CHEF
EMILIE MARTINI, ERWAN LE BEC

DOSSIER
ISMAEL TALL

CAMPUS
DIANE ZINSEL

POLITIQUE - SOCIÉTÉ
BRIAN FAVRE

FAE
JULIEN BOCOQUET

CULTURE
SEVERINE CHAVE

PHOTO
CELINE BRICHET

Zelig, le caméléon va devoir quitter sa taverne

Lieu mythique de la scène alternative et étudiante, le bar Zelig est en train de préparer une métamorphose complète. Et périlleuse. Sur proposition de l'Unil, Zelig sera installé au rez du nouveau Géopolis pour la rentrée 2013.

En plus de vingt ans, l'endroit est devenu un des incontournables de Lausanne et une référence pour des générations d'universitaires. Au point de faire partie intégrante de la carte de visite officielle et officieuse de l'Université de Lausanne. Certains témoignages laissant à penser que la réputation du campus à l'étranger se fasse grâce au prestige du Polytechnique et du bar de Dorigny. C'est pourtant la fin d'une époque qui se prépare pour la rentrée de septembre 2013.

«On a été approché par le bureau des constructions il y a déjà cinq ans», rapporte l'actuel président de Zelig, Adrien Funk. Géopolis, futur antre des géosciences et sciences sociales et politiques, doit incarner l'université du futur. Un peu un emblème, à l'instar du Learning Center voisin. «Et après tout on est aussi un emblème de l'université, sourit Adrien Funk derrière le bar. On est devenu le seul espace autonome de rencontres des étudiants et des associations. C'était l'occasion de faire un nouveau Zelig, alors on a dit oui.» Mais les inconnues restent encore nombreuses.

Garder le cachet

Le nouveau Zelig sera installé sur un seul étage, avec une superficie supérieure à la surface actuellement utilisable. Les plans de la salle et des conduits du Géopolis ont déjà été modifiés trois fois pour correspondre aux besoins du bar. «Alors que maintenant on occupe une salle qui devait être une bibliothèque à la base, reprend Adrien Funk. Tout a été bricolé et est parfois limite avec les normes.» On prétend ainsi que la machine à café et l'installation sont hantées. «Il se passe des choses qui sont techniquement impossibles. Avec le déménagement, on aura enfin une base fonctionnelle.» Les baristes ont refusé de laisser

 **Le nouveau Zelig aura le plus grand choix de bières de Lausanne**

Sur un seul étage et donnant sur la Granges, il doit avoir une terrasse. Et les membres de Zelig y tiennent. «Surtout il sera plus modulable, avec une partie qu'on peut fermer pour les concerts, et une partie bar,» explique Adrien Funk. C'est surtout le bar qui fait rêver. Un peu plus long que l'actuel, il doit pouvoir accueillir quelques bières en plus. «Ce qui en fera le plus grand choix de Lausanne, devant Sat !» L'idée est de garder les canapés, mais aussi de rajouter des tables et une scène plus vaste pour accueillir les concerts, théâtres et projections diverses.



1989: Fondation de Zelig, «espace de rencontres pour étudiants», par un certain Pierre-Yves Maillard, sous couvert d'un club d'échecs. Le nom («caméléon» en yiddish) avait alors effrayé le rectorat.

1994: Concert de Dyonisos.

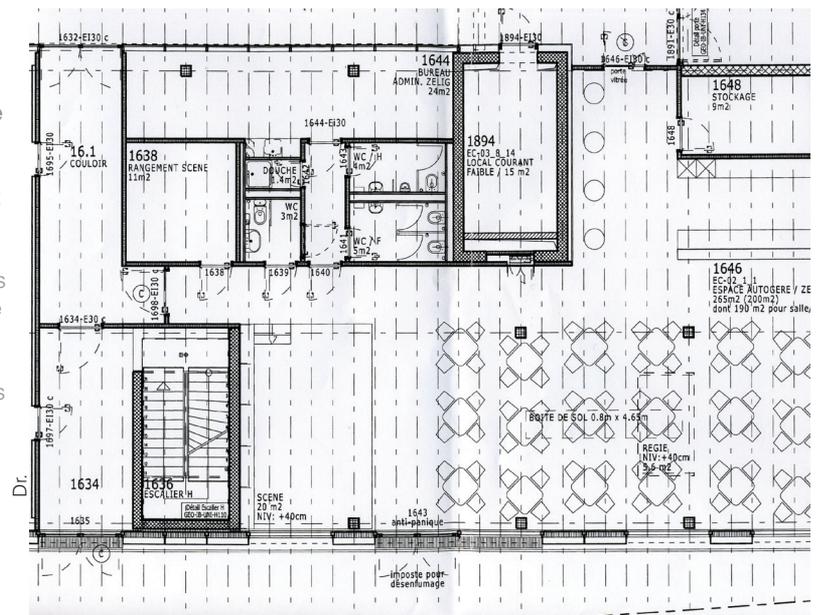
2001: Concert de Bernard Minet.

2008: Concert de Modena City Ramblers.

2009: 20 ans de l'association.

Combat de sumos gonflables.

2012: Dès le 30 avril, tremplin organisé pour le déménagement. Le groupe vainqueur sera le premier à produire dans le nouveau bar.



l'université financer et décider des installations, idée de conserver l'esprit étudiant du lieu.

Du coup, l'association économise depuis plus d'un an pour l'achat du matériel. Elle mise sur 250'000 francs pour tout meubler. «Et, de toute façon, on fera la plus grande partie nous-mêmes. Une demande de fonds a été faite à la Loterie Romande. On croise les doigts.»

Reste le défi de transférer une adresse historique dans un bâtiment flamboyant neuf. «Ce sera difficile, mais on va tout faire pour conserver le cachet qui a fait Zelig. Et les nouveaux membres de l'association pourront toujours y apporter leur patte, rassure le président. On va prendre les canapés, le babyfoot, quelques objets... De toute façon, il y a déjà un tag dans le futur local.» Mais pour les habitués et les responsables, l'étiquette «underground» qui colle à la peau de Zelig est désormais à relativiser. «Tout a beaucoup évolué avec les années, nous confiait un

ancien bariste. Zelig n'est plus alternatif en tant que tel. Le bar s'est ouvert et est fréquenté par toutes les facultés du campus. Y compris des HEC.» L'association, toujours composée d'une vingtaine de bénévoles, prévoit d'ailleurs de maximiser le nombre de concerts, d'événement associatifs et de tournois de cartes ou de baby-foot.

Sur la liste des inconnues, la date finale du déménagement.

Originellement prévue pour la rentrée 2013, elle pourrait être modifiée à cause des retards dont souffre le chantier. «Ce serait dommage de fermer un semestre, conclut Adrien Funk. Et on se demande aussi quelle clientèle on va avoir.

Traditionnellement, les lettres et SSP étaient majoritaires. On espère juste que les lettrés vont accepter de faire cinquante mètres à pied pour venir.» •



Que la bière soit, et la bière « fût »

Dossier

Blonde, blanche, brune, rousse ou encore noire; amère ou douce; en bouteille, en chope ou en canette, elle se déguste ou désaltère, chez soi ou à plusieurs... Vous l'aurez deviné: nous partons sur les terrasses à la recherche de l'orge pression.

A l'heure où elle fait mousse, semble être plus à la mode que jamais et que les grands groupes viennent de mettre la Cardinal en bière, il fallait se poser la question de sa réelle place dans notre Romandie natale. Et dans nos verres...

L'auditoire a parcouru les bars lausannois en cherchant à répondre à une grande question: que nous sert-on dans les bistrotts lorsque nous quémandons simplement «une bière»? L'occasion de comprendre les accords qu'entretiennent les bars avec les grands groupes de la boisson. Et pour le plaisir de nos chers/ères lecteurs/trices, un tableau comparatif des bibines servies d'office et des prix proposés. A découvrir en page 5.

Vu l'engouement pour les mousses artisanales, L'auditoire a rencontré un étudiant qui a décidé de se lancer dans la fabrication de sa bière maison. C'est avec une grande passion qu'il nous invite à découvrir ses créations et ses manières de procéder. Une rencontre à ne pas manquer en page 6.

L'exigence croissante de bières «spéciales» nous a tout naturellement portés vers la brasserie artisanale Docteur Gab's, établie à Epalinges. Fondée à l'origine par trois copains, elle fournit les bistrotts lausannois de la place et rassemble souvent les universitaires. L'auditoire s'est impliqué dans ses recherches et est monté vérifier par lui-même.

Découvrez la véritable success story de la brasserie et l'histoire de la création de Docteur Gab's en page 7.

Version longue de l'article sur notre site internet.

Toujours au niveau local, une organisation fait la promotion de la bière et de sa culture sous le nom de l'Association des Buveurs d'Orge en organisant notamment la Fête de la bière (dont l'édition 2012 aura lieu du 25 au



Céline Brichet

Parce qu'on fait un travail sérieux et qu'on tient à tout vérifier. Une délégation de la rédaction est montée chez Dr. Gabs.

28 mai 2012 à Vevey) et diverses activités en Suisse. Interview de son président en page 7.

Evidemment, la bière et les étudiants forment aujourd'hui un couple indissociable. Mais ce ne fut pas toujours le cas: la mousse jouit avant tout d'une image populaire et ouvrière depuis la Deuxième Guerre mondiale. Actuellement, les étudiants se laroprient et revendiquent en premier lieu les aspects locaux et artisanaux (bobos, les étudiants-e-s?). Une analyse à lire en page 9. Et si la bière fait ressortir la question de classe, elle possède aussi un genre. Boire une binche est perçu comme une activité trop masculine. Cardinal lance du coup la «Eve» en 2007, cherchant à attirer une clientèle féminine avec une campagne dotée de tous les stéréotypes possibles. Une analyse critique à lire également en page 9.

Enfin, partons à Fribourg, exemple illustrant la bière comme identité régionale. La fermeture de Cardinal par son groupe, Feldschlösschen (lui-même propriété de Carlsberg), a provoqué un grand émoi et une forte mobilisation. En réaction à cette décision abrupte, des Fribourgeois-e-s ont lancé la Patriote, boisson censée remplacer la fameuse Cardinal. Simple opération commerciale ou réelle volonté de raviver le cœur des Fribourgeois-e-s? Réponse en page 8.

Il est fini le temps où la bière n'était considérée que comme une vulgaire boisson populaire. Redonnons ses lettres de noblesse à la bibine, la binche, la roteuse, la mousse, la rebiche! Santé! •

Ces grands groupes qui se partagent nos (é)choppes

«Une bière, siouplait!» La phrase est entrée dans le langage commun. Mais à l'heure où foisonnent les bars spécialisés dans la boisson maltée, que se cache-t-il derrière la traditionnelle blonde que l'on vous sert sans demander «laquelle»?

Certains lieux, souvent bien connus des étudiant-e-s, proposent un choix vertigineux de bières provenant de différents pays et parfois même de Lausanne (voir pages 7 et 9). Ainsi, La Bossette en propose quarante, le Bleu Léopard vingt et une et le Pi Bar plus de quatre-vingts (pour ne citer que trois bars).

Le groupe Kronenbourg se dispute les bars avec le géant Heineken

Pourtant, la tradition de commander «une bière» demeure partout ailleurs. Et c'est souvent le même produit que l'on reçoit. Au *Café de Grancy*, LA bière, c'est une Stella Artois. Au *Karma* et au *P'tit Central*, c'est une 1664 blonde, de Kronenbourg. Un groupe qui possède plusieurs marques, entre autres *Grimbergen*, *Carlsberg*, *Guinness* et *Kilkenny*. «Tous les bars ont un contrat avec des grands groupes de bières», nous apprend la tenancière du *Karma*. «En échange, on a de la gratuité, ils viennent faire de l'entretien, organisent leurs fêtes ici». Le patron du *P'tit Central* nous informe que le groupe Kronenbourg se dispute les bars avec le géant Heineken. «Ce sont les grands groupes qui vont démarcher les bars. Après, les accords se font en fonction de la philosophie de l'endroit.» Un contrat qui marche en fonction des ventes produites par le bar.

La patronne du petit bar des *Arcades*, dans le quartier sous-gare, nous en apprend plus. Leur contrat d'exclusivité avec le groupe *Feldschlösschen* est basé sur le principe de la ristourne: une réduction de prix de la part du fournisseur, déterminée en fonction des ventes effectuées par le



Brian Favre
Qu'y a-t-il derrière nos blondes?

bar. «Si un jour on s'en va et que la personne qui reprend l'établissement ne veut pas du contrat avec *Feldschlösschen*, on doit verser une certaine somme au groupe, déterminée à l'avance dans le contrat.»

Et chez les spécialistes?

Les contrats passés entre bars et grands groupes de bière présentent donc des avantages pour tout le monde. Sauf pour les adeptes de la boisson, qui se voient servir invariablement une *Feld*, *Heineken* ou *Kronenbourg*. Heureusement, il lui reste les bistrotts du style *Pi Bar*. Mais comment s'en sortent ces derniers sans bénéficier des avantages de l'exclusivité? «On s'arrange autrement», explique le tenancier de *la Bossette*.

Des avantages pour tout le monde

Chez eux, *Feldschlösschen* dispose de la distribution de cinq de ses marques à la pression. En échange, le sixième robinet de la tireuse fournie par *Feldschlösschen* est utilisé par



On a testé pour vous, les bières «standard» des bistrotts lausannois

Karma	1664	25 cl.	4.50
P'tit Central	1664	25 cl.	4.-
Café de Grancy	Stella Artois	25 cl.	4.20.-
Arcades	Feldschlösschen	33 cl.	3.90
Bleu Léopard	Heineken	25 cl.	4.60
Bossette	Queue de Charrue	33 cl.	5.-
Byblos	Eichhof	25 cl.	4.-
Central	Heineken	25 cl.	4.50

une marque concurrente. De plus, le bistrot bénéficie aussi d'accords avec de plus petites brasseries, comme celle du *Docteur Gab's*, qui lui donne l'exclusivité de leur bière en pression et lui fournit du matériel.

Concurrence...

D'un autre côté, les bars spécialistes à la panoplie de bières étendue feraient-ils de l'ombre aux autres? «Nos clients ont l'habitude de nos bières», affirme la tenancière des *Arcades*. Le bistrot n'a donc constaté

aucune baisse de consommation de la part des buveurs-euses de bière depuis le développement des établissements spécialisés dans ladite boisson. Même constat au *Central*, bar situé à côté de *Payot* et devant lequel tout le monde passe: «Pour les clients, c'est une bière l'après-midi, une vodka le soir.» Pas trop de problème de variété, donc. •

Séverine Chave



Du côté des festivals

Les bars ne sont pas les seuls à conclure des arrangements avec de grands producteurs de bière. Beaucoup de festivals fonctionnent sur le même principe, allant parfois jusqu'à étendre le nom de leur sponsor à une scène, voire au titre même du festival. C'est le cas du *San Miguel Primavera* (Espagne), principalement sponsorisé par la bière *San Miguel*, comme nous l'apprend *Vivement l'été* (le journal des collaborateurs du *Paléo*) dans son édition de mars. L'article est accompagné de

l'interview de Jacques Monnier, responsable de la programmation dudit *Paléo*, qui déplore la trop forte présence de la pub envahissant les nouveaux festivals: «Cela me gêne. Installer les spectateurs dans l'environnement scénique d'une marque, je considère que cela revient à les prendre en otage.» La bière n'est d'ailleurs pas le seul sponsor à s'établir, comme en témoignent les scènes *20 minutes* du *Rock'Oz*, «Adidas» ou «Ray Ban» du *San Miguel Primavera*...

Entre blondes, brunes ou rousses, son coeur balance

En pleine fleur de l'âge, Samuel a décidé de s'attaquer à la bière artisanale. Reportage dans la cuisine d'un étudiant vaudois



Diane Zinsel

De l'art en bouteille

«J'aime créer», s'exclame Samuel, les papilles éveillées par le bruit sonore du bouchon mécanique rouge et blanc qu'il vient de faire sauter. Celui-là même qui renferme une création spéciale fêtes de fin d'années, la *Dirty Santa*, «mais à déguster en tout temps», ajoute-t-il avec un sourire en coin. Car Samuel prend tout autant de plaisir à confectionner de nouvelles sortes de bières qu'à leur trouver des noms adéquats souvent teintés d'un brin d'humour coquin.

d'heures de travail et le prix des matières premières, l'étudiant admet que la confection de sa chère et tendre pétillante n'est clairement pas rentable. «Peu mais bon... et de ça beaucoup!» disaient les grands-pères thurgoviens. L'habitant de Puidoux est de ceux qui célèbrent ce dicton d'un autre temps. «On me dit que je suis devenu un snob de la bière», révèle-t-il sur un ton consentant. Avant d'ajouter qu'il préfère ne pas boire de bière du tout plutôt que d'en boire une mauvaise. Alors que la bière vient de finir de cuire, Dame Jeanne (*ndlr: grosse bouteille en verre*) attend patiemment dans un coin de la cuisine de recevoir le doux breuvage en pension deux ou trois semaines. Sur quoi le brasseur vaudois conclut dans un demi-rire que l'élément essentiel pour faire de la bière... c'est la bière. •

«L'élément essentiel pour faire de la bière... c'est la bière.»

C'est dans les vieilles marmites qu'on fait les meilleures soupes! Chez Samuel, la soupe a été remplacée par de l'eau et du malt de blé. Le mélange, promis à devenir une bière semi-artisanale, est déjà sur le feu. Depuis un an, ce jeune étudiant en agronomie à la HEPIA de Genève (Haute Ecole du Paysage, d'Ingénierie et d'Architecture) bichonne sans favoritisme, blondes, blanches et brunes (qui ne comptent de loin pas pour des prunes) dans une kitchenette de la maison familiale. «J'ai commencé par un petit potager, explique-t-il, puis j'ai eu envie de faire les choses par moi-même, de contrôler un maximum ce que je mettais dans mon corps. L'idée de confectionner de la bière est venue d'elle-même.» Depuis, il met la main à la

pâte, ou plutôt à la fleur de houblon avec zèle: quatre cents litres à son compteur pour plus de vingt sortes différentes de ce breuvage populaire.

Le jeune homme aux origines néerlandaises concède ne pas «avoir trouvé de revendeur en petites quantités pour le brassage maison, basé en Suisse romande». L'autre côté du Röstigraben semble plus sensible à la vague «home brew» (*ndlr: micro-brasserie*) qui déferle sur l'Amérique du Nord, puisque deux sites internet *bier-von-bier.ch* et *sios.ch* en ont fait leur fonds de commerce. C'est par ce biais que Samuel se fournit en matériel et ingrédients. Très occupé par ses études et autres activités extrascolaires, le jeune brasseur achète de l'orge ou du blé déjà malté (voir encadré) et ajoute à sa préparation du sucre de malt, neutre de goût afin d'atteindre les 5% d'alcool standard. Très heureux de sa bière semi-artisanale, il avoue se réjouir de contrôler chacun des processus de la confection.

L'autre côté du Röstigraben semble plus sensible à la vague «home brew»

Ainsi sont nées la *Honeymoon* (bière au miel), la *Chocolate Teen* (au chocolat), ou encore la *X Beer* (mélange incertain). «Il n'y a pas de limites à l'art», explique-t-il. Et le coût? En comptant le nombre

Diane Zinsel



Malter l'orge ou le blé, mode d'emploi

Les grains d'orge ou de blé sont immergés dans l'eau durant deux jours à une température d'environ 13 degrés. Le brasseur y ajoute ensuite de l'oxygène par air comprimé. Durant ce processus, les graines passent d'un taux d'humidité de 12% à 43%. Une fois hors de l'eau, la matière est ventilée afin de renouveler l'air ambiant et d'enlever le gaz carbonique dégagé. Cette double phase permet de réveiller la graine en dormance, qui va alors enclencher le processus de germination. Durant cette phase de 4 à 7 jours, les grains seront régulièrement retournés et aérés. Le brasseur doit ensuite commencer le touraillage. Il s'agit de sécher les grains pendant 24 heures à une température maximale de 120 degrés. L'humidité du grain tombe alors à 4%. Cette phase de chauffe est responsable de la coloration du grain. Puis vient la dernière étape: le dégermage. Il s'agit de retirer du grain les radicales obtenues lors de la germination, par un passage sur des plaques vibrantes. Une fois cette étape terminée, le malt se présente sous sa forme définitive, un grain plus ou moins coloré, sec et cassant. Autant d'aspects qui donneront chacun des sortes de cervoises différentes. L'ingrédient principal de la bière est prêt. •



Découvrez la recette de la bière semi-artisanale de Sam sur www.auditoire.ch



Docteur Gab's: une amitié en or'ge

Tout a commencé dans la cuisine de Gabriel avec un kit de bière. Retour sur la success story d'une brasserie.

En 2001, Gabriel, Reto et David, trois amis d'enfance, se lancent dans le brassage de bière. Dans la cuisine de Gabriel, avec «ce petit kit de brassage amateur», que ce dernier a reçu pour ses 16 ans. Poussés par la volonté d'aller plus loin, ils partent faire «un voyage initiatique en Belgique, découvrir les brasseries, déguster, discuter avec les brasseurs», raconte Reto Engler, et reviennent avec des matières premières, du malt et du houblon. Ils commencent à faire leurs premières recettes, leurs propres bières. «Dès le début, on avait les mêmes bières que maintenant: la Houleuse, la Tempête, la Chameau et l'Ambrée. Chaque bière avait déjà son esprit, même si elles ont évolué au niveau du goût, on avait déjà une idée pour chaque sorte de bière», explique

Reto Engler. Pendant six mois, ils brassent 100 à 150 litres de bière toutes les deux semaines, en empruntant du matériel à la commune de Jouxkens-Mézery, où ils habitent alors. Vite envahissants, ils déménagent dans la cave de la maison familiale de Reto Engler et augmentent leur production à 350 litres. A côté des livres de gymnase, ils lisent les petites annonces et trouvent une sorte de petite grange à Epalinges qui deviendra leur brasserie Docteur Gab's. Passé le travail de maturité sur le thème de la bière et de leur établissement, ainsi que les études supérieures, ils fondent leur société (S.A.) Docteur Gab's en 2009. Tout s'accélère à partir de là. La production de bière passe de 25'000 litres en 2010 à 50'000 litres en 2011,



Chris Blaser 24 heures

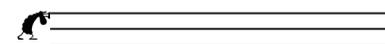
brassée par les trois amis, devenus collègues à plein temps.

Petit à petit ils s'étendent, ils vont faire déguster leurs bières dans les bars, font eux-mêmes toute la distribution, «que ce soit à la brasserie à Epalinges pour la vente à l'emporter, la livraison chez des clients privés, ou alors le démarchage dans des petits magasins», nous dit Reto Engler. Aujourd'hui, plus possible d'aller à Satellite et à Zelig sans passer devant une Docteur Gab's, plus possible de ne pas commander une Houleuse à la *Bossette*, au *Bar Tabac*, à la *Bavaria*, au *Byblos*, à la *Couronne d'Or* et j'en passe. La Docteur Gab's devient petit à petit un incontournable des comptoirs lausannois. Blanche, blonde, ambrée, noire et à côté de ça encore

une bière par saison, les amateurs-trices de bière ont le choix! Après une petite hésitation, Reto Engler répond: «Ma préférée? Ça dépend beaucoup du moment, chacune de nos bières a sa bonne occasion pour être dégustée.»

Reto Engler finit: «C'est vraiment une histoire d'amitié et une envie de faire quelque chose ensemble. Quand on a commencé, j'aimais même pas la bière. C'était vraiment pour l'idée de créer, produire quelque chose, et au final, on s'est pris de passion pour le produit.» •

Sarah Imsand



Découvrez l'intégralité de l'article sur www.auditoire.ch

L'ABO ou la passion de la bière

C'est bien connu, la bière rassemble. Mais certains le font plus sérieusement que d'autres... et créent une association.



L'Association des Buveurs d'Orge (ABO) regroupe des passionné-e-s de mousse pour mieux la célébrer, mais aussi la découvrir sous toutes ses formes. Interview de Boris Roulet, leur président pour la Suisse et la branche lausannoise.

L'auditoire: Comment fonctionne l'ABO et qui sont ses membres?

Boris Roulet: Elle fonctionne sur plusieurs niveaux. Il y a d'abord les

branches locales, celles de Lausanne, Vevey et du Valais pour la Suisse romande, qui organisent des manifestations pour leurs membres (*ndlr: des soupers à la bière, entre autres*). Les tâches administratives, de coordination et la publication du bulletin sont du ressort de l'ABO Suisse. Il y a une grande diversité au sein des affilié-e-s, au niveau de l'âge, des attentes et des intérêts. Alors que certains nous rejoignent pour participer aux visites de brasseries et découvrir l'activité brassicole, d'autres le font pour soutenir notre démarche. Signalons encore qu'un de nos membres nous représente auprès de l'EBCU, European Beer Consumers Union.

Quelle image véhicule l'ABO auprès du grand public?

Je pense qu'elle n'a pas une très

bonne réputation. Le nom fait souvent sourire, et l'on comprend souvent mal nos buts premiers, qui sont ceux de la promotion de la culture de la bière.

Comment se fait concrètement cette promotion?

Nous nous intéressons aussi bien aux brasseries artisanales régionales qu'aux bières étrangères provenant de pays avec de grandes traditions brassicoles. Nous avons volontairement ignoré les grands groupes de production parce qu'ils ne correspondent pas à nos valeurs.

La bière peut-elle rivaliser avec le vin?

Oui, il existe un nombre impressionnant de malt et de houblon, deux ingrédients principaux, nombre

peut-être même supérieur aux sortes de cépages pour le vin. La complexité d'assemblage est donc très grande. Le choix des levures et la qualité de l'eau constituent un autre élément très influent pour le goût de la boisson finale. En outre, certaines bières sont millésimées et vieillissent pour changer de caractère, tout comme le vin.

Pourquoi ne jouit-elle alors pas du même statut?

Parce que la majorité des bières vendues sont juste des bières dites «de soif». L'image de cette boisson pourrait s'améliorer considérablement si les gens prenaient le temps et la peine de la découvrir.

Propos recueillis par Valentine Zenker



Un vent «patriotique» souffle dans le ciel de la bière fribourgeoise

Depuis peu des petites affiches publicitaires envahissent les tables de certains cafés de Fribourg. Elles annoncent toutes l'arrivée d'une bière: La Patriote. Une nouvelle Cardinal aux accents de patrimoine qui fermente à pic.

Le 31 août 2010, Feldschlösschen annonce la fermeture de l'usine fribourgeoise Cardinal. L'interruption de la production de la Cardinal à Fribourg signifie pour beaucoup l'arrêt de 200 ans de traditions liées à l'histoire de la ville. Le nom même de la bière a une signification toute cantonale et historique: elle célébrait la nomination en tant que cardinal de l'évêque de Fribourg Gaspard Merillod en 1890. L'arrêt de la production est vécu stoïquement pour certains: «C'était inévitable», pour Bastien Boschung, étudiant de 21 ans et né à Fribourg. Pragmatiquement pour d'autres: «Elle n'était plus brassée à Fribourg depuis longtemps à mon avis», raconte Jean-Philippe Decrème, professeur, né en Suisse et Belge d'origine. Malgré tout, à Fribourg, la tradition de boire une bière «bien de chez nous» persiste.

La création d'une nouvelle bière

C'est justement sur cette tradition que comptent Uwe Siegrist et Jens Tomas Anfinsen, les producteurs de la nouvelle bière Patriote. Disponible depuis début 2012, la Patriote se définit clairement comme la remplaçante de la Cardinal. Uwe Siegrist nous suggère d'ailleurs qu'il est venu à Fribourg en entendant parler de la fermeture de la brasserie. Le brasseur a eu «une vision», et il croit en l'avenir de sa bière et au soutien des Fribourgeois-es.

«Le nom de la bière aussi fait débat»

Cependant, rien n'est moins sûr. Dans la rue, les avis divergent. Certains souhaitaient simplement la goûter par curiosité: «Une bière de plus sur le marché», nous précise Jean-Philippe Decrème. D'autres n'en perçoivent pas l'utilité, à l'instar

de Danilo Cagnazzo, Italien d'origine, né à Fribourg: «Je ne bois pas une bière parce qu'elle est fribourgeoise, mais parce qu'elle a un goût qui me plaît.» En soi, les gens semblent aimer la diversité. D'ailleurs, tou-te-s ne réduisaient pas leur consommation de bière à la Cardinal.

A première vue, dans les rues de Fribourg, aucun de nos interviewés ne semble vraiment emballé par la Patriote, donc. Beaucoup y voient uniquement une démarche marketing: «Tant mieux pour eux, c'est un marché juteux à prendre», nous suggère Danilo Cagnazzo. Par ailleurs, le nom de la bière aussi fait débat, nous avoue Uwe Siegrist: «Certains y voient une connotation politique.» Gêne qui se perçoit également chez les gens: «Ça ne fait pas fribourgeois», d'après Jean-Philippe Decrème. Certain-e-s se sentent même exclu-e-s. D'autres pourtant adhèrent et trouvent noble de la part des brasseurs d'avoir indiqué clairement leur intention. Pour Siegrist, le nom est simplement là pour exprimer la fierté d'avoir une bière typiquement fribourgeoise, faite à Fribourg, qui remplace la Cardinal.

Une réelle remplaçante?

Remplacer la Cardinal est un réel défi. Tradition oblige, à Fribourg, lorsque vous demandez une «canette» (chope pour les Vaudois-es) sans préciser la bière que vous souhaitez, vous avez toutes les chances de boire de la «cardoche» (diminutif que donnent les Fribourgeois-es à la Cardinal). «Et encore maintenant», pense Jean-Philippe Decrème. Effectivement, la Feldschlösschen a de gros moyens, cependant certains bars ne souhaitent pas renouveler leurs contrats, d'après Uwe Siegrist. Le marketing ferait-il donc déjà effet? Cela n'est pas si sûr, on ne dupe pas



L'affiche de la nouvelle bière.

un-e Fribourgeois-e si simplement: «La Patriote n'a pas de tradition derrière elle, et Cardinal existe toujours et restera malgré tout Cardinal», nous rappelle Jean-Philippe Decrème.

Il reste que certains, son producteur en premier, lui prédisent un avenir. D'ailleurs, Bastien Boschung nous l'affirme: «Je pense la soutenir pour que la tradition perdure.» Les Fribourgeois-es n'auraient donc pas besoin de s'identifier à une bière, mais plutôt besoin de maintenir une tradition, dans laquelle ils s'enracinent. Pour Jean-Philippe Decrème, ne plus avoir de bière faite à Fribourg «serait comme ne plus produire de gruyère».

La fierté d'avoir une bière typiquement fribourgeoise

Une question subsiste: que faire des bières artisanales fribourgeoises présentes depuis plus longtemps sur le marché? Fribourg a également de bonnes bières, comme celles de la Samaritaine. Pour beaucoup, elles ne jouent pas dans le même camp: une Barberousse (bière rousse de la

Samaritaine) se déguste, alors qu'une Cardinal se boit. Ainsi les Fribourgeois-es manqueraient d'une bière qui se boit simplement, comme l'était la Cardinal. «Il y a sûrement une raison économique», nous suggère Jean-Philippe Decrème.

Ainsi ce ne serait pas les Fribourgeois-es qui choisissent la bière à promouvoir? En soi, quelle est la différence entre une Patriote et une bière de la Samaritaine, hormis le fait que la Patriote se désigne clairement comme remplaçante? Ce n'est peut-être «qu'un effet de mode», comme le souligne Jean-Philippe Decrème. Les Fribourgeois-es n'auraient pas besoin de s'identifier à une bière, mais accepteraient volontiers la proposition.

Et son goût?

Les gens ne sont d'accord que sur une chose: son goût. «Une simple bière de table», selon l'expression de Jean-Philippe Decrème. Mais il reste que cette bière a une identité et du caractère, contrairement à la Cardinal, que tout le monde buvait et que personne n'aimait, d'après nos interviewés. «Généreuse en houblon, elle ressemble à une bière ambrée», selon le producteur Uwe Siegrist. Mais pour tou-te-s une chose est sûre: elle est meilleure que la Cardinal. •

Valérie Vuille

pub

NOLWENN

Parlons peu, parlons clair.

Tél. 0901 777 177

(Fr. 3.15/min depuis une ligne fixe)

Consultation voyance

La bière, c'est pas mon genre...

A l'heure de l'apéro, monsieur prendra sa bière favorite, tandis que madame optera pour l'élégant kir au cassis. Ou quand les normes du genre vous encadrent même dans le choix de votre désaltération alcoolisée.

«Il n'y a rien de sexy à boire des pichets de bière», vous informe-t-on, mesdames, sur le très pédagogique site seduireunhomme.fr. C'est que les préjugés – et les chiffres – font encore de la bière une boisson réservée aux hommes. Cependant, ces dernières années, les femmes sont de plus en plus draguées par l'industrie de la bière, celle-ci souhaitant élargir son public cible tout en n'hésitant pas à insister sur le fait que les femmes n'aiment pas cette boisson.

Une boisson et un univers d'hommes

La publicité autour des marques reconnues n'hésitent que rarement à rappeler le caractère viril de la bière: si les femmes s'extasiaient devant un dressing géant, l'idéal masculin est plutôt dans un énorme frigo rempli du breuvage houblonné. Les chiffres, eux aussi, ne contribuent pas à



Nouveau produit pour vieux stéréotypes.

remettre en cause «le sexe de la bière»: l'Enquête suisse sur la santé de 2007 s'intéressant entre autres à la consommation alcoolisée de la population helvétique soulignait qu'en plus du fait que «la boisson la plus consommée en termes de volume est la bière [...], ce chiffre repose surtout sur la consommation des hommes, qui en boivent plus que les femmes». Mais plus qu'une donnée chiffrée, il semblerait que

l'univers de la bière reste la chasse gardée des messieurs, en témoigne l'exclusion d'un concours néo-zélandais 2012 de Rachel Beer (!), brassée de son état, évincée du simple fait qu'elle est une femme. Le cliché n'est jamais loin de la discrimination.

Un nouveau public cible: les femmes

L'industrie de la bière s'est efforcée ces dernières années d'ouvrir son marché au public féminin en proposant des bières spécialement à son intention, comme la Eve de Cardinal, ou la Charli de Heineken. Mais le marketing – et le contenu de la bouteille – s'avère bien différent des nectars destinés aux hommes. Couleurs pastel, parfums fruités (litchi, goyave, grapefruit...), packaging sexy et épuré, version light (gare à la bedaine du buveur de bière!) et très faible

teneur en alcool, on est bien loin des produits traditionnels.

«Fruitée, light et sexy...»

Et question goût? Rien à voir avec de la bière, ces breuvages s'apparentent plutôt à du Café de Paris ou à des alcopops. Merci pour l'attention, mais se voir proposer un sous-produit imbuvable à un prix plus élevé, n'est-ce pas encore plus creuser le fossé de la différenciation des sexes? Le pire est que la formule marche. Pour ma part, à choisir, je préfère encore le kir! •

Stéphanie Monay

Sociologie: les universitaires ont redynamisé la consommation de bière

Quelles sont les habitudes des buveurs et buveuses romands? Y a-t-il une nouvelle culture de la bière à Lausanne? Deux spécialistes analysent les tendances et décortiquent le rôle des gosiers estudiantins.

«Les habitudes de consommation d'alcool changent sans arrêt, c'est une évidence. Les étudiants n'y échappent pas.» Notamment face à la bière. Yves Pedrazzini, professeur au laboratoire de sociologie urbaine de l'EPFL, s'est longuement intéressé aux modes de consommation sur la place publique. «On peut difficilement voir une spécificité romande ou une influence des Alémaniques sur les buveurs romands. Tout au plus les étudiants qui reviennent de Barcelone sont-ils séduits par le fait de boire à la bouteille en pleine rue.» Pas forcément de «réflexe» vaudois ou estudiantin à lever le coude avec une pression à la fin de la journée, donc. Reste que la bière n'a pas toujours été à la mode.

«Initialement, la bière était plutôt consommée par les sociétés d'étudiants. C'était une façon de se distinguer du reste de la société, mais qui était plutôt connotée à droite. La situation a radicalement changé avec la Deuxième Guerre mondiale, analyse le sociologue. La bière est alors devenue la boisson des prolétaires et des ouvriers. Aussi dans la contre-culture.» Et aujourd'hui, le panorama est de nouveau celui des années 20. «Les étudiants reviennent à la bière, mais aux bières artisanales et choisies. Ce qui participe à amplifier l'engouement des bières locales dans certains milieux.» Pas question de s'abaisser à boire une Lager en public.

Pour les spécialistes, la bière a même tendance à accentuer des différences: une bière mexicaine, anglaise, portugaise ou fribourgeoise n'a pas forcément la même clientèle. Quant aux lieux, ils tendent à quitter les bistrotts pour se retrouver dans les gares ou les transports en commun. Ce qui est plus une question de législation que d'habitude locale. Des pays comme la France, qui ont connu des mouvements punk, ont sévi sur la boisson dans la rue.

La bière fait aussi office de boisson «adolescente» par excellence. Et ce, pas forcément parce qu'une partie de la région est restée «campagne». «Accessible et bénéficiant d'une image sympathique, elle est

très prisée par les plus jeunes, analyse Françoise Kündig, collaboratrice sociale à la Croix Bleue. *Les Brasseurs*, à Lausanne, sont un bon exemple: la bière est moins chère que le thé froid.» Elle reste d'ailleurs la boisson la plus consommée chez les 15-24 ans, selon Addiction Suisse, loin devant le vin et les spiritueux. «Mais pourtant le goût n'est pas naturellement prisé chez la plupart des jeunes, reprend Françoise Kündig. Il le devient avec notamment des bières dites «plus légères», que les producteurs ciblent à une clientèle choisie.» •

Erwan Le Bec



Spécial élections françaises: on a testé pour vous

Près de 45 millions d'électeurs français étaient invités à choisir le nouveau maître de l'Hexagone dimanche dernier. Tout un rituel républicain, testé par les soins de votre serviteur.

Dimanche, 9h du matin. La place Pestalozzi d'Yverdon-les-Bains est encore trempée des averses de la nuit, et il fait décidément tôt pour faire quelque chose d'intellectuel. Mais pas question d'aller à Genève ou ailleurs. Cette année, le Consulat français a mis les bouchées doubles pour favoriser le vote des Suisses binationaux, qui composent la plus grande communauté française de l'étranger, soit 98'000 votes potentiels. En tout, 71 bureaux de votes sont ouverts sur toute la Suisse. Pas question toutefois de revivre le cauchemar de 2007. Sous un soleil de plomb, des centaines de personnes avaient dû attendre des heures durant la libération des quelques iso-loirs alors disponibles. Du coup, j'y vais une heure après l'ouverture officielle des guichets.

«Papiers, s'il vous plaît!» D'entrée, montrer patte blanche et prouver sa nationalité hexagonale au personnel de volontaires réquisitionnés pour l'occasion.

Le code de procédure posé sur l'urne

Passeport en main, on rejoint la petite file déjà formée. Seuls trois iso-loirs sont disponibles, autant se montrer patient. «Des gens attendaient déjà avant l'ouverture, s'étonne un des assesseurs. Jamais vu ça.» Dans la queue, pas question toutefois de questionner les compatriotes sur leur intention de vote. Comme dans chaque attente liée à l'administration française, les citoyens virent au flegmatisme. «Oui, ce temps est un peu triste. Mais c'est bien pour les cultures, vous savez. Mon cousin a une ferme dans le Jura, près de Pontarlier.» Les adresses postales et e-mails des votants ont pourtant été la cible



Erwan Le Bec

Dans le secret de l'isoloir, ou le nécessaire du parfait citoyen dans un rituel d'ordre anthropologique et symbolique.

d'une véritable agression politique durant les dernières semaines. En vertu de l'article L330-4 du Code électoral, les dix prétendant-e-s à la présidence se sont empressés d'envoyer leurs programmes et vidéos de campagne à une population habituée au vote, et moins susceptible d'absentéisme. «D'ordinaire, les gens d'ici votent PS ou UMP, estime le représentant de l'UMP délégué au bureau, Claude Banse. Il y a peu de voix pour les petits candidats.» En 2007, Sarkozy avait empoché 57% des votes helvétiques.

Passage auprès du registre, qui contrôle l'inscription sur les listes électorales. Pas question de se prononcer sans avoir auparavant fait le long parcours administratif qui donne le statut d'électeur. Puis, dans l'isoloir, avec le petit billet de notre choix et une merveilleuse enveloppe bleue

estampillée République Française. Des fois qu'on confonde.

Sous les yeux du personnel consulaire, le citoyen ou la citoyenne se déplace ensuite vers l'urne, où le délégué officiel lance le fameux «a voté». La mince ouverture est protégée par l'épais code électoral. «Il est là pour le cas où il y aurait une irrégularité, précise l'assesseur UMP. En fait, ici, tout se passe bien, c'est presque un peu long jusqu'à 18h. Mais ailleurs, certains en profitent pour faire leur spectacle. Alors on sait jamais.» Une dernière signature dans le registre, des fois que. Ce n'est qu'une fois dehors qu'on se demande si on a bien choisi le moins pire des présidentiables. Bah, on verra dans deux semaines. •

Erwan Le Bec

«La marée bleue échoue non loin des tulipes, je répète...»

Bien que Facebook et Twitter se sont déchainés en messages codés tout l'après-midi, ce n'est qu'à 20h que les résultats officiels du premier tour de la présidentielle française ont dissipé tous les doutes.

Qualifié à tue-tête de non-événement, le premier tour des présidentielles n'a pas déçu. Ainsi le deuxième tour rejoindra la longue lignée des grandes élections opposant le parti à la rose et la droite majoritaire. Une ombre marine n'a pas manqué de planer sur le scrutin qui a vu la fille prodigue faire mieux que le père. Quant à l'élan révolutionnaire venu de la gauche de la gauche, l'euphorie créée chez certains aura eu du mal à se traduire dans les urnes. Le report de voix fonctionnant mieux à gauche aux dires des sondages, Nicolas Sarkozy a peut-être du souci à se faire, celui-ci devant maintenant convaincre l'électorat l'ayant dépassé sur sa droite. Avec une participation légèrement en baisse par rapport à 2007 et un éclatement des voix à gauche comme à droite, l'électorat français a peut-être marqué par là une certaine défiance envers un bipartisme poussant au manichéisme et n'offrant, au final, qu'une fausse alternative.

Car le dilemme de tous les votants fut le même au moment crucial: voter utile ou voter sincère. Lorsqu'un vote populaire pose une telle question, peut-on vraiment dire que son résultat est éthiquement et démocratiquement valable? •

Brian Favre

«Un lieu pour les utopies»

Ce titre aux accents d'oxymore marque le début d'un cycle ayant pour objet d'offrir un lieu, un topos d'expression aux utopies de demain. Ce pari immodeste se veut le porteur de voix nécessaire à tous ceux qui se sentent inspirés et qui ont un projet pour ce demain qui nous effraie. On a dit que le malheur des utopies d'hier est qu'elles se sont réalisées. L'avenir apparaît ainsi souvent comme un horizon indépassable où ce qui est véritablement nouveau se perd au profit de petites innovations. •

B.F.

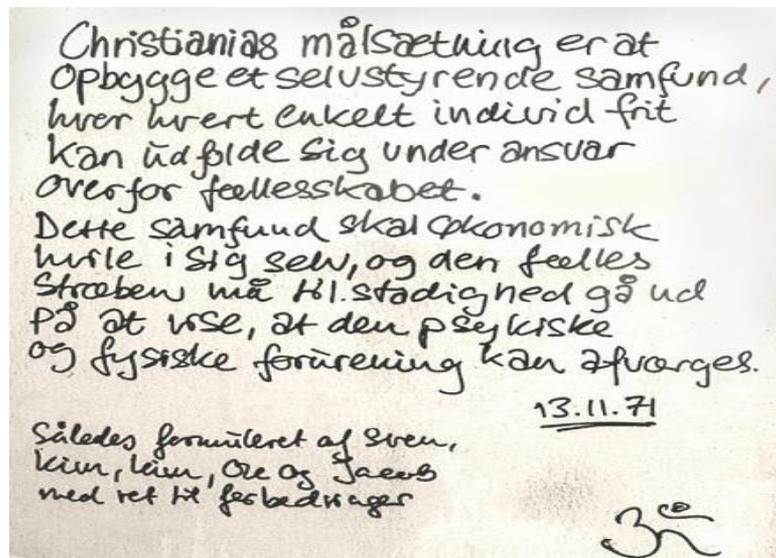
Copenhague ressemble à bien des égards à toutes les villes d'Europe. Quand on y arrive, les drapeaux McDonald's flottant à tous les coins de rue nous indiquent qu'ici aussi la loi du marché a pris le pas sur toute autre forme de société. Des villes, qui peu à peu se ressemblent toutes, voici ce à quoi nous en sommes réduits. Pourtant, un quartier, ou plutôt une ville libre, donne une bouffée d'air frais dans cette uniformisation.

Christiania a été fondée en 1971 par un groupe de personnes prenant possession d'une ancienne base navale de 35 hectares et a acquis une indépendance reconnue par la loi danoise en 1989. La ville a son propre hymne (*Vous ne pouvez pas nous tuer*), son propre drapeau et sa propre monnaie. Un panneau vous indique d'ailleurs à la sortie que vous entrez dans l'Union européenne. L'espace est incroyable: des maisons colorées, construites par les habitants, des bars, des restaurants, des espaces de concerts, une place de jeux faite uniquement de manière artisanale, des graffitis, un sauna, rien n'est uniforme, tout est diversifié, le symbole d'une ville libre. On y rencontre des personnes issues de milieux différents, un-e jeune venue boire une bière avec des amis, un-e travailleur/euse venu se détendre après le travail, un vieux hippie qui semble être là depuis les débuts, la ville est ouverte, symbole de tolérance.

Les touristes ont aussi leur place, des panneaux leur indiquent, cependant, qu'il ne faut pas prendre de photos, et, dans un esprit plus humoristique, qu'il ne faut pas y courir, je laisse l'interprétation à votre guise...

Christiania: la fin d'une utopie

Au cœur de la capitale danoise se trouve un des derniers bastions de résistance, une ville autonome, un espace libre comme il en existe de moins en moins. Pourtant, dans quelques années, le territoire sera «redonné» au gouvernement. Autopsie d'un symbole de lutte.



Le premier manifeste, rédigé en 1971.

Cet aspect peut pourtant avoir quelques conséquences négatives, puisque Christiania est devenue un haut lieu touristique copenhagois, le troisième dans la liste des sites les plus visités de la ville (un million de touristes par année environ). Une petite cabane vend même des T-shirts «Christiania», et en été, un marché couvert attire une foule de voyageurs/euses. Le quartier devient ainsi un phénomène de zoo plus qu'une réflexion sur la notion d'auto-gestion, ou un exemple à suivre. Il a même une page Facebook, catégorisée sous «entreprise locale»...

Et pourtant...

Réjouissons-nous que de tels espaces existent encore, mais ne nous réjouissons pas trop vite. Après quarante d'ans d'existence, Christiania va disparaître. En effet, en 2009, un jugement «rend» le contrôle du territoire à la ville de

libre ont cédé, le territoire va être «rendu» au gouvernement, la seule possibilité étant de racheter eux-mêmes les terres, montant qui s'élève à plusieurs millions. Afin d'essayer de les racheter, une fondation a été créée pour récolter des fonds. Un magasin en ligne permet d'acheter des habits estampillés aux couleurs de la ville, qui est alors devenue une marque.

Christiania demeure un symbole, un exemple qu'il existe bien un lieu pour cette utopie

Les conditions dans lesquelles Christiania a cédé restent cependant floues, on parle de combats juridiques et de négociations. Difficile de savoir dans quelle mesure le choix leur a été donné. L'on pourrait aussi arguer que les premiers/ères fondateurs/trices, voyant se développer un phénomène touristique bien loin des premiers idéaux, ont préféré donner le territoire que le voir se désintégrer. Mais tout cela n'est qu'hypothèse. Il n'en reste pas moins que Christiania demeure un symbole, un exemple qu'il existe bien un lieu pour cette utopie, qui n'en est dès lors plus une. Il reste encore quelques années avant la destruction finale de ce bastion de résistance, gageons que la lutte ne fait que commencer. •

Emilie Martini

Copenhague et, en 2011, un appel concernant cette décision est rejeté. L'enjeu est grand, la gentrification des villes semble gagner du terrain. Ce phénomène d'embourgeoisement consiste à transformer les espaces au bénéfice des couches supérieures de la population. Et le problème est là, Christiania se trouve dans un quartier dont la réputation monte, ce qui fait saliver la branche de la promotion immobilière qui y voient des possibilités d'appartements à loyers élevés.

Plus généralement, la politique n'est pas étrangère à cette situation. C'est le nouveau gouvernement de droite (libéral-conservateur) en 2004 qui annule la décision du gouvernement de gauche (socio-démocrate), qui avait autorisé l'autonomie de Christiania, et détruit une des premières maisons. Après d'après négociations, les habitant-e-s de la ville



L'adoption par les couples de même sexe se retrouve au coeur des débats

La motion «Droit de l'adoption. Mêmes chances pour toutes les familles», visant à légaliser les adoptions par un couple homosexuel, est sortie victorieuse du vote du Conseil d'Etat à 21 contre 19. Une courte majorité qui laisse imaginer l'âpreté des débats.

En 2005, la Suisse votait la loi pour le partenariat enregistré (LPart). En 2007, au moment de l'entrée en vigueur du texte, les militant-e-s LGBT (lesbiennes, gays, bi et trans) ont garanti que leurs revendications étaient satisfaites et qu'ils ne relanceraient pas le débat sur la question irrésolue de l'adoption. Cette garantie, donnée en l'échange d'un droit, est aujourd'hui brandie comme un véritable argument par les opposant-e-s à l'accès des homosexuel-le-s à la parentalité. Ces derniers/ères voient en effet d'un mauvais œil que la promesse d'il y a cinq ans ne soit pas tenue.

Mais c'est méconnaître une attitude rompue à la politique que de s'en offusquer: la Confédération, lorsqu'elle fut fraîchement pourvue de la compétence de légiférer au plan national, assurait que le droit de procédure resterait une prérogative cantonale; en janvier 2011 entrant en vigueur les codes de procédures civil et pénal fédéraux. Mais bien loin de s'arrêter là, les opposant-e-s font appel à un autre argument: celui de la nécessité de préserver l'intégrité d'une institution familiale menacée par «l'adoption d'enfants par les couples homosexuels ainsi que par toute autre forme de promotion de l'homosexualité», selon les dires du militant UDC valaisan Grégory Logean. Au-delà de la provocation, la question révèle un malaise partagé de parts et d'autres.

Car l'institution du mariage, comme celle de la famille, demeure encore et toujours, en l'état juridique des choses et malgré le partenariat enregistré, une prérogative d'hétéros.

Pour les défenseurs/euses de l'état actuel, il faut un père et une mère pour que l'enfant se construise normalement. Sur ce point, les spécialistes ont des avis divergents. Le manque de données empiriques sur

le sujet ne permet pas d'aboutir à une réponse définitive sur la question. Deux modèles se contredisent concernant la nécessité d'une présence des deux sexes dans l'éducation, mais toutes et tous s'accordent sur le fait que le principal risque se situe dans les discriminations quotidiennes que peuvent subir les enfants en dehors de leur cadre familial. Le risque pour le développement de l'enfant résiderait donc dans l'acceptation de l'homoparentalité par la société. Si cette situation ne choquait plus, le corollaire logique en serait qu'un débat cherchant à opposer bien de l'enfant et désir de personnes homosexuelles d'être parents n'aurait plus lieu d'exister.

Cette homosexualité que je ne saurais voir

Pour beaucoup, le débat révèle un vide juridique qui s'apparente à une claire discrimination. Car une personne seule peut – à des conditions plus strictes qu'un couple, certes – adopter, tandis qu'un couple homosexuel enregistré se voit refuser cette possibilité. Alors que l'orientation sexuelle n'est pas (ou ne devrait pas être) un critère d'appréciation lors de la procédure d'adoption pour une personne seule, il l'est en revanche dans le cadre du partenariat enregistré, celui-ci ne se faisant – sauf à Genève – qu'entre personnes du même sexe. Cette hypocrisie législative semble procéder d'un

cache-sexe idéologique: dans le cas d'un postulant à l'adoption, l'homosexualité n'est pas un problème, car elle peut être occultée, l'orientation sexuelle n'étant pas un critère reconnu par l'autorité (officiellement, tout du moins); difficile par contre de l'ignorer dans le cas de partenaires voulant devenir parents, ces derniers/ères présentant conjointement leur demande. Espérons que ce débat ne sera pas occulté par un refus du Conseil national, celui-ci devant se prononcer prochainement sur la motion des Etats. •

La rédaction

Les ptit's papiers

Donner légalement du travail aux sans-papiers? La droite frissonne, mais pas trop.

Début 2010, une initiative de la Ville de Lausanne indignait une partie de la classe politique, faisant sortir de ses gonds le conseiller d'Etat Leuba. L'idée consistait à permettre à de jeunes sans-papiers de se former professionnellement au sein de l'administration de la Ville. Depuis lors, et n'en déplaise à ses détracteurs/trices politiques, le projet a fait son chemin. Après Genève, Bâle et Zurich, ayant adopté des solutions allant dans le même sens, c'est sur le plan fédéral que la réflexion est plus qu'engagée. En effet, le Conseil fédéral a mis en consultation le 2 mars dernier une modification de l'ordonnance relative à l'admission, au séjour et à l'exercice d'une activité lucrative (OASA), qui permettra aux jeunes sans-papiers – sous certaines conditions – d'effectuer une formation professionnelle.

Cette modification a pour but de remédier à une situation paradoxale issue de la législation actuelle: alors qu'un sans-papiers peut théoriquement suivre toutes les formations scolaires et académiques sur le territoire, et cela en toute légalité, le même individu ne peut s'engager dans une voie professionnelle du type CFC. Reste que le passage au monde du travail butera sur le même obstacle, une activité lucrative restant prohibée pour qui ne possède pas de permis. Gageons cependant qu'en matière d'économie nationale, politiques et population sauront trouver leurs intérêts à occuper ces personnes. Non par éthique, mais pour un juste retour sur investissement. •

Brian Favre

pub

Manuscript
Relecture de mémoires
Rédaction de textes
Travaux divers
Manuscript@sunrise.ch

Supporters agités, vous êtes fichés !

Le système informatique HOOGAN recense depuis quelques années les supporters/trices ayant manifesté un comportement violent lors de manifestations sportives. Dès les prémices de son exploitation, le procédé de stockage de données et les mesures qui l'accompagnent n'ont cessé de susciter le débat. Décryptage.

Exploité depuis août 2007 par le Domaine Hooliganisme de l'Office fédéral de la police, le système d'information HOOGAN a livré ses nouveaux chiffres en février dernier. Sous ce nom barbare se cache un outil d'information électronique permettant de lutter contre la violence lors des manifestations sportives sur territoire helvétique et à l'étranger. Ce système est plus particulièrement utilisé dans les stades de football et dans les patinoires. Les personnes dont les données sont enregistrées dans HOOGAN ont pour la plupart participé à une émeute, enfreint la loi sur les explosifs, proféré des menaces ou exercé une violence physique contre les forces de l'ordre. D'autres encore sont responsables de dommages à la propriété ou se sont montrés coupables de voies de fait.

Un sujet qui divise l'opinion

Selon l'Office fédéral de la police (Fedpol), «le système a su démontrer son efficacité, d'autant plus que les engagements de la police pour les manifestations sportives par rapport à l'année précédente ont légèrement diminué». Il semblerait donc que la banque de données HOOGAN représente un grand pas sécuritaire dans la lutte contre la violence dans les stades. Cependant, le système ne fait pas l'unanimité et inspire quelques réticences, notamment pour Fancoaching Suisse, association faitière visant à promouvoir le travail socioprofessionnel avec les supporters. Ses représentants considèrent que les mesures adoptées lors des matches de hockey sur glace et de football, ainsi que les bases de données informatiques, tendent dangereusement à généraliser le soupçon de violence chez les supporters/trices. C'est pourquoi une plainte a été déposée devant le Tribunal fédéral lors de l'entrée en vigueur du

concordat en janvier 2010. Mais pour Roger Schneeberger, secrétaire général de la Conférence des directrices et directeurs des départements cantonaux de justice et police, le débat au sujet de la base de données HOOGAN n'a pas lieu d'être: «Le Tribunal fédéral a rejeté le recours et a confirmé que toutes les mesures prévues par le concordat étaient en conformité avec la Constitution.»

Contraire aux droits constitutionnels fondamentaux

Fancoaching Suisse a pour sa part un discours bien différent. Selon ses représentant-e-s, certaines sanctions telles que l'interdiction de périmètre, l'obligation de se présenter à la police, la garde à vue et la limitation des déplacements à l'étranger seraient contraires aux droits constitutionnels fondamentaux. De plus, «les statistiques provenant des chiffres de la base de données HOOGAN doivent être traités avec prudence», rappelle Linda Hadorn, collaboratrice du secrétariat général de l'association. En effet, plusieurs noms sont ajoutés ou supprimés de la banque de données chaque semaine. Cela rend difficile, voire irréaliste l'utilisation de statistiques fiables provenant du système informatique HOOGAN.

Débat de société?

Les divergences d'opinions portent donc essentiellement sur les types de moyens utilisés pour prévenir la violence chez les récidivistes potentiel-le-s et la généralisation de ces mesures à l'ensemble des supporters/trices. Pour les opposant-e-s, les autorités compétentes se doivent en outre de prendre en considération

les facteurs sociétaux pouvant influencer les comportements des individus lors de la mise en place de mesures visant une sécurité accrue durant les manifestations sportives. En effet, l'augmentation toute relative de la violence dans les stades

les jeunes viennent s'extérioriser, crier une joie de vivre ou exprimer une rage d'être, voire un désir de paraître. C'est très certainement un des derniers espaces tolérés de débridement des émotions, des affects et des pulsions.» Cependant,



Le système informatique HOOGAN vise à terme une diminution de la violence lors des manifestations sportives en Suisse.

semble être la simple résultante de son accroissement dans la société, ce qui est notamment le point de vue d'associations telles que Fancoaching Suisse. Les raisons qui poussent certain-e-s supporters/trices «ultra» à commettre des actes de grande violence sont *de facto* bien plus complexes qu'elles n'y paraissent de premier abord. Dominique Bodin, maître de conférences à l'Université de Rennes et responsable d'un master professionnel en management du sport, propose différentes pistes dans son article *La déculturation du public du football comme facteur du hooliganisme. Mythe ou réalité?*: «Le stade est un espace de liberté dans lequel

les tristes événements de l'histoire du football ne peuvent donner raison à une complète tolérance face à des actes d'une violence parfois inouïe. Le drame du Heysel, survenu en 1985 lors de la finale de la Coupe d'Europe, hantera sans doute à jamais les mémoires. Paroxysme de la bêtise humaine, triste conséquence des logiques partisans fanatiques, 39 personnes ont perdu la vie ce jour-là dans des conditions atroces. D'après les témoignages et les images de l'époque, la sécurité était manifestement insuffisante. •



L'égalité dans les faits et dans les mots

Le mois passé, un article Web de *L'auditoire* revenait sur la Journée internationale des droits des femmes pour interroger l'utilité d'une écriture féminisée, en se demandant si celle-ci représentait vraiment «un progrès utile». L'occasion de revenir sur l'importance des mots et du langage dans le combat pour l'égalité.

Si certaines revendications féministes commencent à entrer dans le cercle du politiquement correct, la frange du mouvement qui combat le sexisme ordinaire, notamment au travers du langage, se fait régulièrement taxer d'extrémisme déchaîné.

Que les femmes votent, participent à la vie citoyenne, aient un salaire, cela passe encore; mais dès que l'on s'attaque à des processus très (trop) ancrés, comme le langage, rien ne va plus. Ainsi, lorsque l'on parle de langage épïcène et/ou féminisé, pour ne citer que cet exemple, les milieux conservateurs hurlent à la perte de repères, les masculinistes à la perte de valeurs, les académistes à l'altération de la langue, les autres hurlent tout court.

Les étudiants sont aussi des étudiantes

En 2010, la FAE a adopté une Charte pour l'égalité dans laquelle la faïtière s'engageait à utiliser un langage épïcène et/ou féminisé dans tous ses moyens communicationnels. Certains commentateurs/trices jugent cette utilisation extrême, voire dérangeante, considérant inutile ou excessif le langage épïcène et féminisé. Cet avis me laisse pourtant perplexe: en quoi les personnes qui souhaitent un tel usage seraient-elles des actives abusives?

Le sexisme ordinaire est toujours réellement présent dans notre société

Dans ce cas précis, elles ne demandent rien de plus que de prendre en considération la moitié de la communauté... J'ai beau chercher,

je ne vois rien d'extrémiste dans ces propos. Le mépris de l'usage d'un langage épïcène représente en fait la preuve que le sexisme ordinaire est toujours réellement présent dans notre société. Ne pas voir l'importance de parler des hommes ET des femmes peut résulter d'une trop forte intériorisation des rapports de domination dans lesquels nous nous inscrivons encore.

Les mots véhiculent les idées

Beaucoup considèrent la féminisation du langage comme une nouvelle lubie de féministes, un excès démesuré de revendications. Pourtant, le combat ne date pas d'hier. Hubertine Auclert écrivait déjà en 1899: «L'émancipation par le langage ne doit pas être dédaignée. N'est-ce pas à force de prononcer certains mots qu'on finit par en accepter le sens qui tout d'abord heurtait? [...] En mettant au point la langue, on rectifie les usages dans le sens de l'égalité des deux sexes.» Plus d'un siècle plus tard, la langue française n'a que peu évolué. Le langage véhicule toujours une certaine vision du monde, et les mots ne sont jamais un détail: ils véhiculent certaines idées, certains stéréotypes. La grammaire française – tout comme certains mots qui paraissent anodins pour certain-e-s – participe à la reproduction de rapports de domination entre hommes et femmes. Le langage, les mots utilisés, peuvent en effet cristalliser ces rapports de manière invisible et insidieuse. Dès lors, l'intérêt porté au langage dans le combat pour l'égalité n'est pas superflu, puisque la langue (de manière certes moins visible qu'une inégalité salariale de 20%, mais perverse aussi) participe aux rapports de pouvoir et à l'ancrage d'une certaine vision des individus. Il apparaît alors comme essentiel de

protéger le moindre acquis des combats féministes, tout en continuant le mouvement. Les femmes ont obtenu bon nombre de leurs droits et positions actuelles grâce aux combats menés pour leur émancipation. Bien sûr, le combat contre le sexisme ordinaire au travers du langage ne constitue qu'une partie des revendications féministes possibles.

Vers une égalité globale

Demander l'utilisation d'un langage épïcène ne veut pas dire que les mêmes personnes qui le revendiquent ne se battent pas également pour l'égalité salariale, l'arrêt des violences faites aux femmes, le droit à un congé paternité, etc. Il s'agit simplement, dans l'idéologie d'une émancipation totale, d'accompagner ces combats par ceux cités dans cet article.

Il s'agit de croire en une égalité globale, en une réelle remise en question des rôles attribués

Le fait de considérer les combats féministes comme obsolètes ou inutiles interpelle: comment peut-on

considérer l'émancipation d'êtres humains comme terminée? Car c'est bien cela qui se cache derrière les propos de celles et ceux qui prétendent que les féministes «exagèrent». Or, il s'agit simplement de croire en une égalité globale, en une réelle remise en question des rôles attribués aux femmes comme aux hommes, sans se limiter aux couches les plus visibles des inégalités. En quelque sorte, cela revient à considérer l'égalité comme un tout, sans s'interrompre à la pointe de l'iceberg. Se battre contre le sexisme ordinaire – que l'on soit homme ou femme, féministe ou non –, c'est repenser le système social et imaginer d'autres rapports entre femmes et hommes, entre individus. C'est oser affirmer son opposition à des rapports de domination traditionnels, au risque de se faire taxer de «ridicules» par les personnes qui tiennent à cet ordre social.

L'égalité partielle est un oxymore. Elle doit être pensée dans sa globalité – c'est-à-dire également au travers des mots –, au risque d'en déplaire à celles et ceux qui tolèrent l'égalité, mais pas trop tout de même. •

Camille Goy



Pour consulter l'article cité: <http://www.auditoire.ch/wp/?p=3325>

L'article web de *L'auditoire* cité, construit entre revue de presse et opinion, proposait dans un premier temps un tour du web dans le but de faire le point sur l'opinion de la presse française concernant la fameuse journée de défense des droits des femmes. Puis dans un second temps, l'article interrogeait l'une des formes du féminisme actuel, dont le combat est l'annihilation des différences dans le but de construire un être humain seul et unique, calqué sur le modèle masculin. Le texte proposait alors une différente vision, celle de repenser la société dans son ensemble, loin de la dichotomie homme/femme.

La FAE et la question de la représentation

L'auteur de l'article relatant le vernissage de notre expo 30 ans (24 heures du 22 mars) est revenu sur la faible participation estudiantine aux élections des délégué-e-s. L'occasion de revenir sur ce problème et sur la question de la représentation, qui lui est directement liée.

Interrogé à ce sujet, M. Arlettaz, recteur de l'Unil, aurait répondu qu'il se demandait dans quelle mesure la FAE représentait les étudiant-e-s. Ayant eu dernièrement une très mauvaise expérience avec la presse, nous avons préféré demander à M. Arlettaz ce qu'il avait exactement dit avant de lui rétorquer publiquement. Sa réponse a été claire: «La direction a régulièrement besoin de connaître le point de vue des membres de la communauté universitaire. Dans la mesure où toute l'action de l'Université est centrée sur les étudiantes et les étudiants, leur point de vue est particulièrement important. La direction se préoccupe donc de savoir si les avis exprimés par leurs représentants correspondent à ce que pensent la majorité des étudiantes et étudiants de l'Unil. Il en est de même pour les autres corps représentés. Le travail de la FAE et la relation de confiance que la direction entretient avec elle ne sont pas du tout remis en question, bien au contraire.»

Malgré cela, la question de la participation demeure. En effet, si plus de 90% des étudiant-e-s ne participent pas aux élections de leurs délégué-e-s issu-e-s de listes politisées, cela peut vouloir dire plusieurs choses: qu'ils/elles sont indifférent-es; qu'ils/elles sont satisfait-e-s du travail de la FAE et qu'ils/elles n'ont rien à redire; qu'ils/elles méprisent la FAE; qu'ils/elles détestent la FAE. Ou peut-être que le nœud du problème est le fait que l'élection est un choix plus qu'une décision. Pour le dire autrement, il s'agit de choisir celles et ceux qui vont décider, puisque c'est le principe même de la représentation.

Parler pour les autres: un métier

La représentation politique est pour

le moins problématique. Présentée comme l'expression moderne de la démocratie – alors qu'en démocratie la citoyenneté ne se délègue pas, les magistrat-e-s sont généralement tiré-e-s au sort et les mandats sont impératifs, courts et souvent uniques –, la représentation n'en est pas moins le fondement politique de nos sociétés occidentales. Les risques liés à cette organisation sont connus: la politique devient une spécialité, quand ce n'est pas un métier, et une minorité souvent hyperactive fait le plus grand bonheur d'une majorité déconnectée. Dans ce microcosme, les guides du petit peuple se regardent dans le blanc des yeux, créent des interactions, résolvent les problèmes liés à ces interactions et engagent des discussions avec «les parties prenantes», généralement des groupes de pression. Inutile de préciser que ces derniers sont eux-mêmes les représentants de quelque chose.

Une minorité souvent hyperactive fait le plus grand bonheur d'une majorité déconnectée...

De par sa structure, la FAE est indéniablement confrontée aux risques évoqués plus haut. En effet, les représentant-e-s des étudiant-e-s sont issu-e-s pour moitié des associations d'étudiant-e-s de faculté et pour moitié de listes politisées. Des problèmes liés à cette composition ont déjà été évoqués, notamment la capture des débats pour des raisons éloignant la FAE de son but premier: être une faïtière des associations. La première question est posée: la FAE représente-t-elle les étudiant-e-s directement, à travers les

associations ou un peu des deux? Pour l'instant, c'est la version hybride qui a été choisie. En admettant qu'elle convainque une majorité de personnes, une autre interrogation demeure tout de même: les listes politisées sont-elles la solution la plus adaptée à la FAE?

Y a-t-il eu un détachement entre représenté-e-s et représentant-e-s?

s'interroger sur les origines de cette structure et de cette organisation. Se pourrait-il, par exemple, que se soit effectué, sur plusieurs années, un détachement entre représentant-e-s et représenté-e-s et que ce détachement soit l'une des raisons de la forme actuelle de l'institution et de la faible participation?

En somme, la situation est entre les mains des étudiant-e-s, puisque c'est leur participation – et pas seulement au moment du vote – qui sera déterminante. Si l'abstention persiste, le risque de voir une bulle de représentant-e-s voler au-dessus de leurs



Dans les Etats occidentaux, dits «démocratiques», la représentation est la norme. Rares sont les personnes qui remettent en cause sa légitimité.

Comme nous le voyons, le problème a trois aspects. Le plus fondamental est celui de la légitimité des représentant-e-s et de la représentation en général. Le deuxième est celui de l'application pratique de cette représentation et le troisième est la participation. L'articulation entre ces trois points est d'ailleurs au centre de notre questionnement. De manière générale, il faut peut-être repenser la structure et l'organisation de la faïtière, ce qui sera difficile sans

électeurs/trices est grand. Cela serait doublement dommage: tout d'abord parce que la multiplicité des idées et des points de vue ne peut qu'enrichir les débats; ensuite, parce que participer aux activités de la FAE – et aux activités associatives de manière générale – est une expérience très enrichissante et qu'il serait dommage de ne pas en profiter. •



Toute formation a un prix, et pas toujours celui qu'on croit...

Lorsqu'une personne décide d'entreprendre des études, que ce soit à l'université, dans une EPF ou une HES, elle pense connaître le coût de sa formation. Mais est-ce vraiment le cas?

Un petit tour sur les sites internet de l'Unil, des affaires socio-culturelles, ou encore de l'Office des bourses d'études permet à quiconque d'évaluer ce que peut coûter une formation. Taxes semestrielles, livres et matériel spécifique représentent des dépenses semestrielles connues ou en tout cas évaluées dans le budget minimum de référence. Cependant, après quelques mois de cours, certain-e-s étudiant-e-s se rendent compte que leurs études leur coûtent plus que ce qui était envisagé. Dès lors, une question se pose: qu'est-ce qui alourdit le budget d'un-e étudiant-e, et pourquoi cela n'apparaît pas dans les budgets types des universités? Nous sommes en présence ici d'un OUNI (objet universitaire non identifié): les

coûts cachés de la formation.

Qu'est-ce que les coûts cachés de la formation?

Les coûts cachés représentent toute dépense obligatoire ou fortement conseillée s'inscrivant dans le cursus, et non comprise dans l'évaluation du budget. Il y a deux ans, la Commission sociale de l'UNES (Union nationale des étudiant-e-s de Suisse) a demandé à toutes ses sections de remplir un questionnaire pour évaluer les coûts cachés de chaque formation. Neuf sections ont répondu, ce qui a permis d'établir un premier inventaire.

Parmi les dépenses obligatoires les plus courantes se retrouvent pêle-mêle: toutes les taxes non

comprises dans les taxes d'études (taxes d'équivalence, d'établissement de diplômes, d'examens, etc.), le matériel informatique (notebook, etc.), le matériel spécifique à la filière d'études (stéthoscope, chaussures de sport, calculatrice, loupe, etc.) ainsi que les excursions et stages. Par ailleurs, si certains voyages sont fortement conseillés, d'autres sont obligatoires et peuvent entraîner des dépenses considérables.

Un travail d'information nécessaire

Après une petite enquête auprès des référenceurs de budget étudiant (universités, EPF, HES, offices de bourses, services sociaux, etc.), il apparaît que ces coûts sont pris en compte dans les calculs, de manière

partielle cependant. En effet, les différences entre les formations ne permettent que d'établir un budget minimum moyen. Or ces différences peuvent se chiffrer en centaines de francs par année et dès lors endetter sérieusement les étudiant-e-s. De plus, il apparaît que ce sont surtout ces derniers/ères qui sont le moins au fait du coût réel de leur formation! Dès lors, un grand travail d'information doit être mené, à la fois auprès des instances émettrices d'évaluations de budgets estudiantins et auprès des étudiant-e-s.r. •

Mélanie Glayre

Brèves FAE

La FAE solidaire avec le Québec

Dans plusieurs villes du Québec, les étudiant-e-s sont en grève. Et pour cause: le gouvernement québécois prévoit une hausse conséquente des taxes d'études sur les cinq prochaines années. Actuellement, une année d'études coûte 2'168 dollars, alors que les étudiant-e-s devront déboursier près de 3'800 dollars en 2017. Ces derniers/ères manifestent leur refus d'une telle hausse et sont actuellement en mobilisation. Cette augmentation vertigineuse va en effet à l'encontre d'une vision de l'éducation comme bien public et d'études ouvertes à toutes et tous. Dès lors, la FAE soutient les étudiant-e-s dans leur démarche et rappelle son opposition à toute restriction d'accès aux études, notamment sous la forme de taxes trop importantes. Au nom d'un accès ouvert à la formation et d'une éducation accessible à toutes et tous, la FAE exprime sa solidarité avec les étudiant-e-s québécois-es en grève.

Nouvelle association

L'Unil et la FAE travaillent ensemble sur le dossier de l'accès aux études pour les personnes en situation de handicap. Dans le cadre de cette collaboration, une association étudiante de soutien sera créée à l'Unil. Un groupe de bénévoles pourra suivre une formation offerte pour apprendre les bases de l'aide dans ce domaine, en échange d'une aide concrète à des étudiant-e-s en situation de handicap. Cette formation durera deux jours et visera à les sensibiliser aux problèmes concrets que ces personnes peuvent rencontrer. L'association permettra également de créer un espace de rencontres et de discussion. Nous vous encourageons vivement à vous y inscrire, car c'est une occasion de pouvoir se rendre utile concrètement, ainsi qu'une manière de voir avec d'autres yeux l'université que vous fréquentez tous les jours.
Contact: jelena.harginen@unil.ch

30 ans dans les dents

Une exposition, un vernissage, une soirée à la Cave du Bleu Léopard... La FAE a fêté comme il se devait 30 ans d'engagement pour la défense des étudiant-e-s!
Le vernissage de l'exposition, le 19 mars, était l'occasion idéale pour qu'ancien-ne-s et nouveaux/elles de la FAE se rencontrent et échangent leurs souvenirs avec les représentant-e-s des autorités universitaires et cantonales, ou encore quelques politiques du canton.
Le 30 mars, la Cave du Bleu a accueilli les étudiant-e-s et les ancien-ne-s pour un concert pop-rock suivi d'un set all styles. Une ambiance de folie arrosée des fameux shots FAE, conçus spécialement pour l'occasion.
Le Bureau de la FAE tient à remercier chaleureusement toutes les personnes qui ont participé aux festivités et se réjouit des 30 prochaines années!

Don du sang

La FAE et Ma Vie Ton Sang! ont organisé, les 3 et 4 avril derniers, le don du sang à l'Anthropole. Ce sont plus de 450 donneurs et donneuses qui se sont relayé-e-s sur les chaises longues de Ma Vie Ton Sang! Le premier jour a été exceptionnel, puisque les infirmiers/ères ont récolté 282 poches de sang, et ce sont plus de 70 nouveaux/elles donneurs/euses qui sont venu-e-s faire le BA!
Comme d'habitude, la FAE a organisé le stand de collation et y était présente. Grâce au travail des bénévoles et des membres du Bureau de la FAE, tou-te-s les personnes qui ont donné leur sang ont pu reprendre des forces dans de bonnes conditions.
Rendez-vous les 4, 5 et 6 décembre prochain pour un nouveau don du sang à l'Université de Lausanne.

Cet or noir qui fait des bulles

Les conférences organisées quasi quotidiennement à l'Unil sont autant de possibilités de s'informer et de découvrir. Mais, il faut bien l'avouer, toutes n'ont pas ces qualités.

En entrant dans leur auditoire le mardi 6 mars 2012 pour leur premier cours de l'après-midi, les étudiant-e-s de deuxième année de bachelor en droit eurent une sacrée « surprise »: pin-up à l'ancienne, Père Noël et slogans s'étaient étalés sur les murs de l'auditoire 273 de l'Internef. Des affiches Coca-Cola, le célèbre et unique médicament vendu de manière universelle, étaient déroulées de parts et d'autres. La raison? Une conférence *made in HEC* qui avait lieu... à 18h. La conférence *Coca-Cola: More than a drink...*, qui, comme on peut le lire sur le site de la faculté, vantait le volontarisme

d'une entreprise résolument « active dans son programme de durabilité ». Facile de se la jouer entreprise durable lorsqu'on se fait tailler sur mesure son programme pour faire face à « un monde aux ressources limitées ». Qui mieux que Coca pouvait en effet parler de ressources et d'énergie verte? Lui qui importe par-ci par-là 150 000 tonnes de feuilles de coca par année. Mais s'insurger, c'est déjà prendre trop au sérieux ce qui n'était qu'une démonstration du brio des diplômés en marketing HEC. Car il en faut, du génie, pour oser écrire sur l'affiche de

l'événement: « Une conférence pour se cultiver ». Et comme le disait le petit moustachu au bras tendu, plus c'est gros, mieux ça passe! Ironie du sort, le cours que venait suivre les étudiant-e-s portait sur les libertés fondamentales, au nombre desquelles on ne trouve ni la liberté de propagande ni la liberté de noyautage académique. Et c'est avec flegme que le professeur se fendit de la seule réaction que pouvait susciter cette mise à prix: « J'en référerai à qui de droit. »

Brian Favre

La photo du mois



Séverine Chave

Du 12 au 13 mai 2012 aura lieu La Fête de la Nature dans toute la Suisse romande, événement né en France il y a 5 ans. L'Université de Lausanne se joint au projet et propose diverses activités durant ce week-end, dont un atelier visant à expliquer « pourquoi et comment fabriquer un hôtel à insectes ». C'est pourquoi notre cher campus a vu ces charmantes petites maisonnettes pousser aux quatre coins de Dorigny. Rendez-vous en mai!

Agenda



Xchange

03.05: Retrouvez le stand de l'association à l'AIIESEC Global Village devant le bâtiment Internef.

11-12.05: L'association sera à Balelec.

19.05: Week-end de grimpe pour débutant-e-s et expérimenté-e-s.

24-25.05: L'association sera à Vivapoly. Rendez-vous jeudi 24 mai dès 17h sur l'Esplanade du Flon.

Pour plus d'infos: <http://unil.esn.ch/>

Le mouton du mois



Diane Zinsli

« Tout le monde croit que c'est le bélier du troupeau, explique le berger de Dorigny, mais c'est une brebis! ». Il s'agit d'une race à corne croisée. Un savant mélange entre un Nez noir du Valais et un Roue du Valais. Tout juste baptisée par l'équipe de *L'auditoire*, Guinness est d'un caractère craintif quoique sauvage. C'est que la demoiselle de quatre ans « sait qu'elle peut s'imposer » parmi ses copines. Quant au marmot à la petite frimousse blanche, c'est son petit. Sans corne, il reste dans le gilet de sa mère et l'accompagne à tout bout de champs!



Ciné-Club

03.05: *Toute petite soirée nanarde*. Pour se bidonner devant les pires répliques de films. Théâtre de la Grange de Dorigny, dans le cadre du Festival Fécule. A 18h30.

10.05: *Rare exports* (Père Noël Origines), film de Jalmari Helander, Unithèque 4215. A 17h15.

24.05: *Pusher 2*, film de Jalmari Helander, Unithèque 4215. A 17h15. Plus d'infos sur <http://cineclub.epfl.ch>



Sat

Du 3.05 au 5.05, retrouvez le Théâtre Comça et sa nouvelle création, *Des chansons qui vous parlent*. L'occasion de découvrir des chansons de Brassens ou de Vian, entre autres, dans une nouvelle mise en scène. Ouverture des portes 20h. 5/10/15.-

30.05: Palko Muski / Eye's Shaker. Grosse soirée punk en perspective pour la fin de semestre. 20h, 5/10.-

Plus d'infos sur <http://sat.epfl.ch>



Horoscope

SSP: La planète de la geule de bois vous envoie ses meilleures salutations après la soirée au DI!. N'a pas la résistance des Lettres qui veut. EPFL: Le zodiaque varie peu d'un trou noir à l'autre. La constellation Bacchus s'apprête à vous faire oublier les concerts de Balélec dès la 3e note. Lettres: Tout va bien, les astres sont avec toi. HEC: Jupiter te connaît par coeur et prépare déjà ton avenir. Le 3 mai, conférence sur le harcèlement sexuel en entreprise.



Concerts en vrac

04.05: Kill your Idols XXVI (Docks)
12.05: Hip Hop Block Party (Le Romandie)
19.05: Pin up Djettes Party (Le Romandie)
24.05: Charlotte Gainsbourg « Stage Whisper » avec Connan Mockasin (Docks)
26.05: Anaïs (Docks)
29.05: Death in Vegas (UK) - unique date Suisse (Docks)

Sous la colère ou l'indifférence, le « mur des HEC » finira-t-il par tomber ?

2011 marquait les 100 ans de la faculté HEC, qui a fêté avec faste cet événement. La filière a même érigé un mur couleur or au nom de ses sponsors. L'anniversaire est fini, le mur est toujours là, que va-t-il donc devenir ?



«Le mur HEC devrait bientôt être enlevé», expose le Comité des étudiants HEC, avant d'ajouter qu'il «a été prévu dans le seul cadre du centenaire». Les conditions exactes de cet emprunt de l'espace universitaire ne lui sont cependant pas connues, n'étant pas attaché à l'organisation de l'événement, et n'ont pu être

obtenues à temps auprès de la personne responsable du centenaire HEC par L'auditoire. Le Comité évoque d'éventuels problèmes administratifs, ainsi que la situation peu pratique du mur en pleine cafétéria pour expliquer la lenteur du début des travaux. Un problème qui, apparemment, n'en était pas un lors de la pose du mur.

Indifférence d'un côté

De manière générale, la question du mur ne provoque pas beaucoup de remous au sein même de l'Internef. Le Comité HEC relève qu'il se situe au sein d'un bâtiment où a priori les étudiant-e-s ne se plaignent pas. Sur la question récurrente de la place des entreprises dans l'université, le Comité déclare que si le partenariat a

un côté vitrine, il permet de s'éloigner des cours très théoriques et de confronter les étudiant-e-s à quelque chose de plus concret. Mais il ne se positionne pas sur le mur et estime que «dans le cadre d'un événement précis, dans un bâtiment précis, et dans la mesure où il est là pour un temps déterminé, il ne devrait pas vraiment poser de problèmes.

Incompréhension de l'autre

L'inauguration du mur a pourtant suscité l'ire de certains et certaines, et ravivé la question de la présence des entreprises privées sur le campus. D'autant plus que ce n'était pas un nouveau mur temporaire qu'on érigeait, mais un de ceux de l'Internef qui était redécoré aux noms des entreprises et

particuliers. Ou autrement dit, un mur de l'Université. L'espace universitaire aux mains des étudiant-e-s semble ainsi être une image lointaine, lui qui est déjà mis à mal par la présence de divers services, pas toujours d'utilité publique. Permettre aux étudiant-e-s de retirer de l'argent est une chose, se retrouver avec un futur bâtiment (de l'EPFL) financé aux deux tiers par cet institut en est une autre. La porte du partenariat public-privé enfoncée, elle n'est pas près de se refermer. •

Alice Chau

Abonnement de soutien, L'auditoire a besoin de vous!

L'auditoire est un journal d'étudiant-e-s, qui ne bénéficie que d'une marge de manœuvre limitée. Nous nous employons à le faire vivre toute l'année, nous le chérissons, mais ce n'est pas suffisant. Nous avons besoin, comme toute association, de soutien financier. Voici donc l'occasion d'apporter votre contribution à la presse estudiantine de l'Université de Lausanne.

Je désire m'abonner à *L'auditoire* pour l'année 2012-2013 (7 numéros)

- Abonnement étudiant-e fauché-e, CHF 20.- (vous êtes fauché-e-s mais vous nous aimez bien quand même)
- Abonnement «j'ai coché la case du milieu», CHF 40.-
- Abonnement «riche comme Crésus», CHF 60.- (et là c'est nous qui vous aimons)

L'homme qui faisait de tout

Peinture, cinéma, photo, musique, BD, sculpture, ou d'autres encore, c'est vers l'une de ces vocations artistiques que se dirigent certain-e-s étudiant-e-s de l'Unil. Découvrez dans chaque édition une nouvelle interview.

Aurélien Ballif, étudiant en master (sciences sociales), touche à différents domaines artistiques.

Parle-nous de tes débuts...

C'est surtout la photo qui m'a permis de commencer, parce qu'elle permet d'exercer ta sensibilité de façon plus directe. Pour la musique, j'ai d'abord eu une guitare, puis un *ukulélé*. Au lieu de me concentrer sur la structure des accords, j'ai directement travaillé sur le son, en jouant à «l'oreille». J'aime aussi l'idée de partir d'un petit instrument souvent associé au «vahiné sur la plage» et d'en faire du punk, un peu sale. Mais je fais plus des essais qu'autre chose. Le fait d'avoir des ami-e-s artistes qui font des études artistiques et qui comptent y consacrer

Aurélien Ballif



leur vie fait que j'ai de la peine à me définir en tant qu'«artiste».

Quel domaine te plaît le plus?

Cela dépend des périodes. En ce moment, je fais plus de la musique parce que j'ai de l'inspiration. Quant à mes dessins et à mes photos, beaucoup finalement ne me plaisent

pas. Parfois je prends vraiment beaucoup de photos que je mets du temps à développer. Du coup, je me retrouve avec une masse d'images et celles qui me plaisent ne sont pas du tout celles auxquelles je m'attendais, ce qui chamboule toutes mes idées. Maintenant, je commence à savoir lesquelles seront bonnes ou mauvaises.

Tes activités te prennent-elles beaucoup de temps?

Je suis en quelque sorte un étudiant «lambda» qui fait les choses à la dernière minute. Si je n'avais pas ces activités, je ne travaillerais pas plus. On pourrait croire que les études à l'université et les activités artistiques ne vont pas ensemble. Mais je me rends compte que ces deux

domaines sont très liés. Je ne peux plus me contenter du monde académique et j'ai besoin d'autres façons d'explorer certaines questions que je me pose. Le semestre passé, j'ai étudié «l'esthétique» à travers plusieurs philosophes, et j'ai lié le sentiment esthétique à une question politique. Il y a beaucoup de ces questions auxquelles tu peux réfléchir de façon académique. Mais le fait d'expérimenter, de s'impliquer dans le domaine et d'y réfléchir après coup est vraiment indispensable pour comprendre de quoi on parle. •

Stefano Torres

www.imaswinginlad.tumblr.com



«Le coin littéraire»

L'auditoire offre désormais chaque mois une demi-page aux créations littéraires des étudiant-e-s. Envoyez vos textes à: auditoire@unil.ch

C'était une fin d'après-midi, et deux aveugles avançaient dans le parc. Ils allaient côte à côte, un homme et une femme d'un âge avancé, et toujours le coude de l'un effleurait l'autre, pour qu'ils coordonnent leur direction. Les cannes blanches tendues vers l'avant, oscillant d'un mouvement précis calqué par l'habitude, traçaient dans le gravier d'étranges empreintes en demi-cercles, qu'un naturaliste eût difficilement identifiées. Chacun portait des lunettes noires, rondes chez la femme, légèrement ovales pour l'homme; et leur surface polie, captant parfois les rayons du soleil, faisait trembler au sol une tache brillante.

L'allée du parc, qu'ils longeaient, s'incurvait légèrement, mais ils la suivaient fidèlement sans même effleurer la bordure. Chaque jour ils venaient là, et ils savaient retrouver leur banc favori, sur la gauche, là où le gravier résonnait moins fort sous le pied. Les habitués, en les voyant

arriver, s'écartaient ou se levaient volontiers.

«Ils contemplaient le parc de leurs oreilles dressées»

Les aveugles s'asseyaient sans mal, connaissant à merveille les distances entre le chemin, l'herbe latérale et le rebord du banc. Depuis peu, le mari grimaçait lorsqu'il pliait la jambe, car il claudiquait légèrement suite à une chute récente. Mais il n'en disait mot, pour ne pas gâcher le sourire de sa compagne, qu'il devinait au ton de sa voix. Assis, ils s'installaient au mieux, avec sur les genoux une couverture légère. Les deux cannes, appuyées côte à côte contre le banc, portaient des ombres nettes sur les lunettes repliées, qu'ils ôtaient pour sentir le soleil sur leurs paupières. A les voir ainsi, yeux fermés, ustensiles

d'aveugles inutilisés et placés comme une nature morte, on les croirait endormis.

Mais ils ne dormaient jamais; au contraire, ils contemplaient le parc de leurs oreilles dressées, de leurs narines tendues, de leur peau alerte. C'était leur spectacle de la journée. Les sons, les odeurs, les sensations se croisaient et se combinaient comme les teintes d'un tableau. Pour la femme, qui avait vu le monde jusqu'à l'âge de trente ans, c'était le rappel tendre et douloureux d'un univers d'images belles ou quelconques, qu'elle ne voulait pas oublier – mais qui, inexorablement, s'estompaient. Le frémissement des feuillages, aérés, disposés en hauteur, rappelait à sa mémoire de hautes ramures, tandis qu'un crissement plus ténu, replié sur lui-même, comme étouffé, évoquait de petits buissons bas. L'herbe encore, foulée aux pieds ou poussée par le vent, entrechoquait ses brins d'une tout

autre manière – et la résonance plus forte d'un amas non coupé ponctuait le décor comme autant de points brillants. Les oiseaux chantaient, bien sûr, ou criaient, ou s'engueulaient, ou priaient, ou marmonnaient, selon une humeur si transparente qu'Elisa croyait la voir; le frottement des ailes en vol se distinguait aisément d'un plumage qu'on ébroue. •

Gaël Grobety

La suite dans le numéro 209



Voyage aux centres de la «littérature mondiale»



Jérôme David, professeur de littérature à l'Université de Genève, publie en ce début d'année un livre surprenant, très utile et captivant. A découvrir d'urgence.

Spectres de Goethe. Les métamorphoses de la «littérature mondiale» (Les prairies ordinaires, 2012) fera date, parce qu'il fait imploser le modèle de l'essai, sans sacrifier aux exigences d'une recherche scientifique.

Feuilletez les pages; une série d'entretiens à deux voix, localisés dans plusieurs grandes villes, chacune étant liée, plus ou moins étroitement, à l'histoire de la notion de «littérature mondiale», thème des discussions.

«Ce qui importe, c'est de parcourir certains pans de cette histoire en vue de mettre au jour des lignes de force qui éclairent les malentendus contemporains autour de la notion.» (p. 25)

La rencontre entre l'auteur et son

interlocuteur mystérieux, toujours de noir vêtu, dont le statut emprunte autant à l'étranger qu'au collaborateur, a lieu dans un hall d'aéroport. Au fil de leurs déplacements-retrouvailles, ils abordent entre autres Goethe, Marx, Auerbach, Edward Said, David Damrosch, Franco Moretti. Systématiquement ils s'arrêtent sur la traduction. A chaque fois émerge le souci de contextualiser. Les conceptualisations sont étudiées minutieusement.

La forme du dialogue confère à la recherche d'un autre rythme, une autre dramaturgie. Elle exacerbe la dimension débattue, polyphonique, ouverte, de toute enquête théorique. Quelle conclusion au terme du périple? «Nous avons constaté que la notion de «littérature mondiale» était

souvent mobilisée par des intellectuels qu'inquiétait l'éventualité d'une mondialisation par le bas, une mondialisation exclusivement marchande qui eût été selon eux délétère pour la littérature.» (p. 281)

Il y a un drame dans ce texte

Il y a un drame dans ce texte aux mille facettes. La découverte aux deux tiers de l'ouvrage d'un oubli, d'une lacune, qui fait s'interroger l'auteur dans son lit le soir: «Pourquoi n'avais-je pas intégré d'emblée *La République mondiale des Lettres* dans le corpus de nos conversations? Réflexe misogyne inconscient

de ma part? Une malédiction phallogocrate planait-elle sur la notion de «littérature mondiale»? (p. 255) L'implication d'un sujet dans une recherche, c'est-à-dire avec tout ce que ce sujet traîne d'histoire, de lectures, de psychologie, et en retour l'effet de celle-ci sur celui-là, parfois considérable – car il peut comme ici réinventer l'écriture – sont certainement à compter parmi les enseignements de ce livre que j'ai reçu comme un éblouissement. •

Samuel Estier

Quand les films squattaient le cinéma

Comment sont programmés les films au cinéma? Evidemment, aucun n'est choisi au hasard. Explications par Marc Maeder, directeur de la programmation de la chaîne Pathé, en Suisse.



Choisir quels films sortiront au cinéma, chaque mercredi de l'année – jeudi, en Suisse allemande – n'est pas chose aisée. Encore moins pour une chaîne comme Pathé, qui possède un total de 70 salles dans toute la Suisse. Marc Maeder, qui s'occupe de la programmation, regarde entre 300 et 350 films par année. Mais contrairement à ce que l'on pourrait penser, la tâche du directeur de la programmation n'est pas de fixer les dates des sorties. Ce

Dr. rôle est principalement joué par les distributeurs, qui proposent un certain nombre de films que Marc Maeder sélectionne et négocie. Car, comme il le dit lui-même, «on ne peut simplement pas tout sortir. On n'a que quinze écrans à Lausanne et on doit faire un choix au niveau du nombre de sorties par semaine.» A lui donc les devinettes, pour savoir quel film «a du potentiel sur le marché suisse».

Tenir compte des goûts locaux

Mais il ne s'agit pas que de cela; Marc Maeder doit également tenir compte des goûts selon la région: «En Suisse allemande, on s'intéresse beaucoup au genre du film – ils sont très friands de comédie et comédies romantiques. Pour eux, le nom du réalisateur vient en dernier. En Romandie, comme pour les Français, les gens

suivent presque aveuglément certains cinéastes. On voit des différences vraiment notoires, par exemple pour un film mis en scène par Clint Eastwood; ces films-là explosent.» Et le travail ne s'arrête pas là. Il faut aussi déterminer combien de copies de tel ou tel film doivent être achetées aux distributeurs, combien et quelles salles choisir pour projeter un blockbuster ou un «film d'auteur», quelle version proposer (doublée ou originale? Les deux? 2D ou 3D?).

Adaptation en fonction du succès

Enfin, quand le choix a été fait et que les semaines s'enchaînent, les séances sont adaptées en fonction du succès des films. Marc Maeder nous montre en direct sur son smartphone le nombre de personnes qui regardent *Hunger Games* aux

Galleries. Car même s'il peut se faire une idée, plus ou moins relative, de la carrière d'un film, il sait que personne ne peut prévoir à l'avance combien de gens voudront le voir. «Les deux miraculés aujourd'hui sont *The Artist* et *Intouchable*. L'un (*The Artist*) en est à sa 25e semaine d'exploitation et l'autre à la 22e. C'est presque du jamais vu.» Il va sans dire que ces films ont également été boostés par leurs nombreux prix et le bruit médiatique que cela a provoqué: Marc Maeder n'a pas hésité à les maintenir à feu doux et à les relancer une fois les statuettes remportées. Et ça marche. La preuve c'est qu'en France, «grâce à son Oscar, *The Artist* a fait 800 000 entrées de plus que ce qu'il avait fait avant». •

Stefano Torres et Sarah Imsand

Chroniques Deluxe

Musique, cinéma, littérature, bande dessinée, sites internet... L'auditoire vous propose à chaque numéro de découvrir quelques perles rares. De la culture à consommer sans modération.

Festival international du film de Fribourg (FIFF), du 24 au 31 mars.

Le festival avait choisi de répartir les films en cinq sections: «Cinéma de genre: il était une fois dans le sud», «Diaspora: Patrick Chapatte et le Liban», «Décryptage: l'image de l'islam en Occident», «Passeport suisse», «Nouveau territoire: le Bangladesh»; en plus des films en compétition, des courts métrages et d'une section en hommage à Pierre-Alain Meyer. Chaque film était travaillé tant au niveau formel que thématique, ils permettaient de concevoir un nouveau regard sur le cinéma et/ou le monde. Comme *11 Flowers*, montrant la révolution culturelle chinoise à travers les yeux d'un enfant. Mais aussi *Limonade Joe*, western loufoque où le cow-boy, défenseur de la loi, devient représentant de limonade. D'ailleurs, des conférences et des débats étaient organisés en amont de ces films. On a ainsi pu observer une discussion avec Alain Boillat, professeur à l'Unil.



26^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS DE FRIBOURG

24-31.03.2012

Des débats qui pouvaient malheureusement décevoir par leur manque de fond. Une exposition *Peintures animées*, sur Pierre-Alain Meyer, a en outre été mise en place et peut encore être visitée jusqu'au 23 juin à la BCU. •

Monsieur Lazhar, de Philippe Falardeau



Ce film drôle et émouvant du réalisateur canadien Philippe Falardeau a charmé l'audience du festival de Locarno: le long métrage a en effet remporté le prix du public 2011. La comédie dramatique a également raflé d'autres prix tels que le prix du jury de Namur et celui du Tiff (Toronto international film festival), et obtenu d'excellentes critiques dans la presse. Il s'agit de l'adaptation d'une pièce de théâtre d'Evelyne de la Chenelière, écrite en 2002 et présentée au *Théâtre d'Aujourd'hui* à Montréal en 2007. Ce film touchant raconte la rencontre entre Bachir Lazhar (joué par Fellag), un émigré algérien quinquagénaire, et une classe d'enfants québécois âgés de 12 à 13 ans, perturbés par la mort brutale et incompréhensible de leur enseignante Mme Lachance. Bachir, vivant lui-même un drame familial, tente de redonner goût à la vie aux enfants et de gérer cette situation de crise. Le thème de l'immigration est traité de manière simple mais convaincante. *Monsieur Lazhar* est aussi une leçon de vie, qui montre que malgré la mort, le monde continue de tourner. Le film est encore aux Galeries Pathé pendant quelques semaines. Ne vous laissez pas déstabiliser par l'accent québécois, on s'y fait après dix minutes! •

C.B

Tango y Noche, par la Tango Metropolis Dance Company et Daniel Binelli Quintet

Tango Metropolis Dance Company et *Daniel Binelli Quintet*, référence pour le tango, présentaient le mercredi 28 mars *Tango y Noche*, au théâtre Equilibre à Fribourg. Ce spectacle nous entraîne durant la première partie dans un monde nostalgique des années 20.



Une série de mises en scène originales facilite la création d'une atmosphère nostalgique et sensuelle. Les décors, les costumes et le mélange entre une musique live et enregistrée sur vinyle participent également à la beauté du spectacle. Le tango est ici modulé sous de nombreuses formes. Ainsi, dans la deuxième partie du spectacle, la danse prend le pas sur la mise en scène. On y retrouve des chorégraphies en couple, mais également groupées et uniquement masculines. Enfin, le tango est une danse mais également une musique: il est ainsi tout naturel qu'à certains moments les musiciens occupent la scène à part entière, moments durant lesquels la performance des musiciens remplace la performance des danseurs. Un spectacle magnifique et accessible, qui vous entraîne dans un monde à part. Une seule envie en sortant: danser un tango enflammé sur le quai d'une gare avec un bel inconnu. •

V.V

Playtime - Videogame mythologies Maison d'Ailleurs Yverdon-les-Bains

Du 11 mars au 9 décembre, la Maison d'Ailleurs accueille l'exposition *Playtime* basée sur l'expérience du jeu vidéo. Rarement on a présenté de façon aussi sérieuse et complète ce que signifie jouer. Mécanismes vidéoludiques, rapport entre joueurs et jeu, mondes imaginaires: l'expo nous invite à découvrir les différentes facettes du jeu, notamment grâce à des dispositifs interactifs bien pensés.



En présentant la construction architecturale des univers vidéoludiques, l'expo montre la proximité intime entre le jeu vidéo et l'art. L'étalage de la carte entière des niveaux de *Super Mario Bros* ou encore les démonstrations des possibilités de construction infinies d'un jeu de type «bac à sable» comme *Minecraft* nous font comprendre l'importance du *level-design* et de la dimension exploratoire inhérente au jeu. Actuellement, la frontière entre réel et virtuel s'estompe de plus en plus. C'est ce que démontre avec brio une section traitant de ce mélange des deux mondes. On y trouve par exemple une surprenante collection de projets réalisés par la Haute Ecole d'art et de design de Genève consistant à établir les possibilités de jouer selon les règles d'un jeu vidéo à une échelle grandeur nature. A voir! •



L'auditoire a devancé le Matin

Dans un souci de facilitation de la lecture, mais aussi du travail de la rédaction, le format de *L'auditoire* change, innovant avant le reste de la presse romande.

«On a toujours conçu le journal comme quelque chose de sympathique, que les étudiants pouvaient lire pendant les pauses à la cafétéria.» Un des pères fondateurs du journal, Charles-Pascal Ghiringhelli avait imaginé *L'auditoire* comme un lien entre les associations et les étudiants du campus, une série de feuilles qui devaient traîner sur les tables. Mais qui restaient 16 pages

au format berlinois, soit proche de A3. «C'était beaucoup de signes à gérer pour des étudiants qui avaient tous des études à mener, se souvient Slobodan Despot, ancien membre du comité de rédaction. Du coup, on a commencé à réfléchir à une autre formule, c'était dans la mouvance de l'époque. Mais on l'a fait avant *Le Matin* semaine!» Ce n'est effectivement qu'en 2001 que *Le Matin* passe au format tabloïd, soit onze ans après

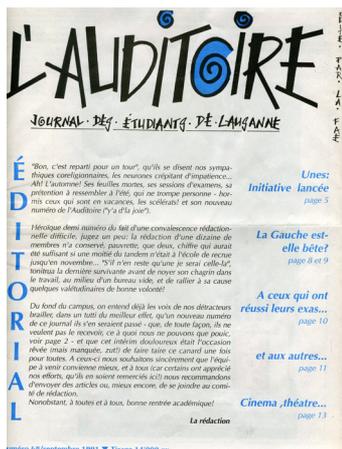
L'auditoire. «La solution a accru sa lisibilité. On en discutait beaucoup.» La rédaction d'alors en profite pour casser la mise en page du journal, jugée trop stricte et trop classique. «Il va perdre avec bonheur l'aspect sévère de quotidien qu'il n'est pas», peut-on lire dans l'édition numéro 60. Les universitaires d'alors cherchent à trouver une formule originale, qui ne soit pas celle d'un journal traditionnel avec son découpage, sans tomber dans le magazine. Tout en séparant l'information du campus avec les pages dites «engagées» de l'UNES.

Le canard, imprimé à Sierre, et non plus au Mont-sur-Lausanne, contient des pages d'enquêtes, de dessins, de poésies, et surtout un petit «Unil en bref» assasin ou pas. Signe des temps, la rédaction mordille la section de philosophie, alors en manque de représentants, l'actualité de la Grange... Et notamment «1200 bières ont été vendues lors du premier concert de rock de l'Espace de rencontre.» •

«On était lu et débattu»

Chaque année, la rédaction de *L'auditoire* se renouvelle. Témoignages.

«J'ai été en charge d'une petite chronique et des articles qu'on a bien voulu me confier, mais avec un ton décalé qui pouvait gêner.» Slobodan Despot, aujourd'hui directeur de sa propre maison d'édition, se souvient avec bonheur de ses années rédactionnelles. «Il n'y avait pas vraiment de hiérarchie stricte, on avait un terrain de liberté impressionnant.» De quoi glisser dans le politiquement incorrect, ou pas. *L'auditoire* d'alors «faisait office de forum, si on veut. Les associations et les étudiants pouvaient s'exprimer en dehors de leurs propres domaines ou disciplines.» Et ça pouvait gêner. «Regards critiques profitaient de leur



Avant, et après. 1990 voit le changement de format de *L'auditoire*.



Erwan Le Bec

Slobodan Despot, ancien rédacteur de *L'auditoire* et aujourd'hui à la tête de sa propre maison d'édition.

Gagne des bons chez Payot !

L'auditoire lance une série de concours, histoire de marquer un peu le coup, quand même...

Pour ce numéro, tu peux gagner 2 bons de 50 francs chez Payot, à Lausanne. L'occasion pour toi de faire le plein de Tite-Live en Belles Lettres ou Bourdieu en Folio. Les sésames sont offerts aux plus rapides.

Réponds simplement à la question suivante:

«Que réserve notre horoscope du campus à la faculté de HEC?»

Réponses et réclamations diverses sont à envoyer avant le 20 mai à: auditoire@gmail.com

PAYOT
LIBRAIRE

tribune pour lancer des textes assez prononcés. On était taxé de gauchistes ou de fascistes tour à tour.» Le journal était lu et surtout débattu. Et, pour travailler dans l'édition, ça a aidé de passer par *L'auditoire*? «Oui, assez. Certains articles ont aidé à se faire une petite réputation. Après tout, on a directement vécu la révolution numérique. A mon départ, la rédaction était passée sur Mac.» •



UNIL en bref

A fleur de peau

Le nouveau Journal de Genève-Gazette de Lausanne est né. Présentation sobre et claire, rubriques intelligemment étoffées: face à lui, le rejeton de Pilet va avoir du pain sur la planche. Quant au "signe intérieur de richesse" de la promotion, il semble lui aussi viser cette fameuse génération Z...

Aspirine blues

Inauguration remarquable du nouveau bâtiment-de-pharmacie-à-la-blancheur-éclatante en septembre. Seule ombre à ce tableau immaculé: les Bernois ont, eux, perdu leur institut, restrictions budgétaires obligent.

Pharmacie au scalpel

Très bonne cuvée automnale pour le magazine UNIL, qui se penche sur l'état des lieux dans la recherche pharmaceutique. Vous devriez le trouver dans les "caissettes vertes" depuis peu.

Présent!

Pensée émue pour deux rédacteurs de ce journal, actuellement en train d'accomplir leur service militaire (c'est le moment petits margoulins). Ils nous promettent de ne pas aller plus loin et de revenir en novembre.

A boire!

Scandale de l'été toujours étouffé: AUBE (Arrosage Universitaire Bien Ephémère) laisse ses plantes vertes crever faute d'eau. Quelques courageux de l'Auditoire -par ailleurs proches voisins - ont tout tenté pour les ranimer, en vain.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Au sommet

Flavio Cotti et Jean-Pascal Delamuraz se font une scène à Sils-Maria lors des festivités du 700ème. Poursuivent-ils une tradition solidement établie par Lou-Andreas Salomé et Nietzsche? Mais en redescendant, aucun des Conseillers fédéraux n'avait le pas félin et déterminé de Zarathoustra...

Bureautoc

L'UNIL ressemble de plus en plus à une gigantesque toile d'araignée informatique. Les réseaux se multiplient, bientôt chaque Macintosh pourra communiquer avec le monde et Dieu s'il le faut. Ceci à l'usage exclusif des théologiens, déjà logés au dernier étage ("plus près du toit mon Dieu!").

Cette activité se fait dans une anarchie joyeuse et se traduit par d'innombrables problèmes de compatibilité. Le système 7.0 d'Apple vient encore aggraver la situation.

Nouvelle volée

Le Rectorat fait peau neuve! Et salutations cordiales à la nouvelle équipe que l'Auditoire et la FAE auront l'occasion de rencontrer sous peu.

La cité des femmes

Pas besoin de politiques douteuses de quotas pour la présence féminine à la tête de l'UNES: secrétariat général, présidence, commissions... elles sont partout!

Le mouton noir

Seule ombre au tableau idyllique dressé ci-dessus: la prise en charge par notre Jérôme Ducret (président de la FAE et membre du Comité Directeur de l'UNES) du département des affaires sociales. Mais où donc s'arrêtera-t-il?



RECTIFICATIF

To be or not to be. This is not the question. (It's just a statement.)"
(graffito anonyme, site de Dorigny, deuxième moitié du XXe siècle)

Dans le dernier numéro, un miracle informatique vous priva de la légende de cette remarquable interprétation de Shakespeare. Toujours plus fort, l'Auditoire voit ses efforts archéologiques récompensés puisque l'auteur du graf susdit s'est manifesté à nos yeux incrédules et nous livre une allègre double page de son cru (voir en page 10-11).



RALLIEZ L'AUDITOIRE!!

Vous qui rêvez de voir un journal (même petit) de l'intérieur, vous qui avez toujours regretté l'absence d'une rubrique sur votre sujet préféré, profitez du fait qu'une drastique épidémie de fin d'études a décimé le comité de rédaction pour prendre les places laissées vacantes: **quelle que soit votre faculté**, vous êtes le(la) bienvenu(e),

a) en tant que **rédacteur(trice)**

- pour superviser le suivi des parutions et l'organisation interne de chaque numéro

b) en tant que **"correspondant(e)"**

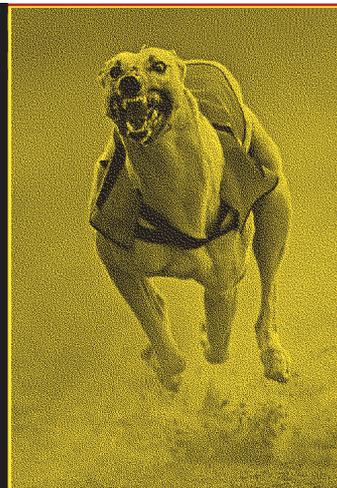
- si vous préférez ne fournir qu'un article de temps à autre, parce que vos études ne vous laissent que peu de temps, par exemple.

Des correspondants(es) des facultés scientifiques et de l'EPFL sont ardemment désirés! Pourquoi ne pas créer une nouvelle rubrique?

Toutes vos propositions et suggestions nous intéressent, alors ne soyez pas si timides: prenez contact avec la rédaction (du moins ce qu'il en reste) au **692.41.70**, ou passez nous voir au **bureau 149, BFSH 1** (permanence du lundi au vendredi de 12h à 13h, dès la reprise des cours!)



Hé, mais euuh, c'est la fin du monde ou bien?



Chien Méchant Méchant

Les Mayas l'avaient prédit, les bons Suisses l'ont «véquit». Fin 2012: tour à tour les cantons boivent le calice du courroux d'une nature qui se déchaîne. Suivons les périples d'un Genevois dans une Suisse qui cède peu à peu au chaos.

«Achtung Gefahr!» La fin du monde approche. Reclus dans l'abri nucléaire de sa résidence secondaire valaisanne, le Suisse attend. L'arme de service dans une main, l'arbalète dans l'autre, les yeux fixés sur sa Rolex, il tressaille lorsque le coucou sort de son trou. Plus que trois heures avant que les carottes soient cuites. Perdu dans ses pensées, il imagine ses compatriotes restés à Genève, mis au pilori pour des raisons webériennes. Comment la Cité de Calvin a-t-elle pu en arriver là? Passe encore l'abolition des droits de l'Homme, mais la mort du secret bancaire! C'est vraiment la fin des haricots. Heureusement qu'il est à l'abri entre les murs rassurants du béton valaisan. Il se remémore d'ailleurs son long périple à travers Alpes et forêts pour atteindre la sécurité. Car peu à peu la fin du monde a touché tous les cantons.

Arrivé chez les culs de Vaudois, il constate qu'y avait le feu au lac, dis voir. La panique générale dans le carnotzet, plus de gnôle, des niolus et des bofiauds qui n'avaient plus rien à grailer et bouélaient à tout va, bref, tout allait de bizingue. Le Joran soufflait comme pas deux, c'était le boxon. Aucune envie de ramener sa fraise, alors il est pas resté dans ce chenil et a bougé chez les Neuchâtelois-e-s.

Cherchant à se protéger dans le Val-de-Travers, il se rendit compte que le Pays des Fées était le pays défait. Les litres d'absinthe ingurgités pour oublier l'arrivée de l'heure fatidique avaient en réalité provoqué l'apocalypse avant l'heure. Il s'est réfugié alors au Locle, le trou tellement perdu que même la fin du monde l'a oublié. Mais ses grandes oreilles de chou ne supportant pas l'accint forrrt dééésagréeéable de ce coin de Neuchââtéél, il continua son périple à Fribourg.



Igor Paratt

Arrivé dans la campagne profonde, très profonde... trop profonde, notre homme se prend les pieds dans la soutane du premier abbé paysan fuyant sa vache enragée. En ces temps maudits Satan s'est emparé de l'esprit saint des bovins. Le noir l'a emporté sur le blanc, le fromage a tourné, seule l'odeur nauséabonde des champs purinés est restée. Le cœur gros comme un vacherin, il quitte les terres fribourgeoises, désormais dominées par la vache-folle-qui-rit.

Fin du monde ou pas, pas question de passer la barrière du Rrrröstikrrrââbeen. Chacun chez soi et les moutons seront bien gardés. Le Suisse décide de tenter sa chance en Valais, là où la brusquerie de l'autochtone est noyée dans un torrent de vin blanc. Mais à son arrivée, les rues sont vides, pire, les bars

sont vides. Quelque chose cloche! Les jambes en compote, il rejoint son chalet la peur au ventre. Aucun montagnard éthylysé et désinhibé ne croise sa route. Ivre de colère (état plutôt rare dans cette contrée), il jette un coup d'œil sur la dernière page d'un Nouvelliste gisant sur le sol. Horreur, les Valaisans sont partis. Ils ont quitté leur terre promise par peur du barrage de la Grande Dixence qui menace de craquer. Emmenant femmes et bagages, ils sont partis dans l'espace! Notre homme vient de rater la navette. Son seul et dernier recours: se réfugier... à l'étranger!

musique dramatique

Mais il n'en aura pas le temps, désormais seul dans son abri, il entend le flot incontrôlé de l'eau qui bientôt envahira sa résidence.

Diane Zinsel, Brian Favre,
Séverine Chave, Ismaël Tall,
Alice Chau, Emilie Martini,
Claire Van den Broek,
Erwan Le Bec

TEAM 149

Bon, ça y est, les Bernois ont compris que c'était la fin du monde, et elle commence tout juste chez les Jurassiens.